

HUITIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la CorseEt dans tous les domaines**REVUE de la CORSE****ANCIENNE et MODERNE****Historique, Littéraire et Bibliographique****SOMMAIRE**

FRANCESCHINI (EMILE) ..	<i>Le maréchal Sébastiani...</i>	105
MARCAGGI (J.-B.)	<i>Une chronique bastiaise au XVIII^e siècle</i>	111
HERMENT (ÉDOUARD)	<i>Solitudes en Corse (notes de voyage)</i>	116
CARABIN (CLÉMENT)	<i>Les pêches maritimes en Corse</i>	126
AMBROSI-R. (AMBROISE)...	<i>Le relèvement de la Corse ..</i>	134

BIBLIOGRAPHIE. — Primavera Corsa. — Le Roi Théodore. — Le chemin de Damas. — La Corse romaine. — Brando. — Le mouflon, etc. — Revues, journaux et conférences.

NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.

NÉCROLOGIE. — C. ENLART et Erasme DE PADLI.

**DIRECTION :**

Professeur **A. AMBROSI-R.**, 9, place du Général-Beuret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, de la commune de Centuri et de l'Amicale Corse de Saïgon.

La *Revue historique et littéraire*, dont la septième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, n'est pas une entreprise commerciale, mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulève le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France, 15 fr. ; Etranger, 20 fr. — Le numéro, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

Le prix du numéro demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Pour les années antérieures à 1926, les demandes doivent être adressées à M. A. CLAVEL, 43, rue Saint-Lazare, à Paris (compte postal n° 211.44). La collection des six années parues, prix actuel : France, 50 fr. ; Etranger, 60 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris 813.42, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,40 cent., quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de 1 fr. 75 pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

- ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome, Directeur de *L'Annu Corse*.
 BLANCHARD (Raoul), Docteur en sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
 GARCOPINO (Jérôme), Docteur en lettres, Professeur à la Sorbonne.
 CHAUVET (Paul), Docteur en lettres, Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).
 COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'études sur la Corse.
 FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
 FONTANA (Paul), Secrétaire général des Bibliothèque et Musée de la guerre, Publiciste.
 FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.
 R. P. Dom MARINI (Philippe), Bénédictin, historien de la Corse.
 MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
 MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
 NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géographies* et autres ouvrages sur la Corse.
 PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.
 PEYRE (Marius), Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.
 PICCIONI (Camillo), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études historiques sur la Corse.
 SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
 SANTONI (François), Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.
 SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut Pasteur d'Algérie*.
 VILLAT (Louis), Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Le Maréchal SÉBASTIANI

1772 - 1851

François-Horace Sébastiani, qui fut maréchal de France et, après s'être couvert de gloire sur les champs de bataille, se distingua dans la diplomatie et illustra la tribune française, naquit à La Porta, le 11 novembre 1772, d'une famille noble qui le destinait à l'état ecclésiastique.

Confié d'abord à l'abbé Ciavatti, qui fut vicaire général d'Ajaccio, l'enfant fit ensuite ses classes au collège de Bastia, puis à l'Université de Pise, mais il ne se sentait aucune vocation et, la Révolution survenant, il entra comme sous-lieutenant au 49^e de ligne, le 27 août 1789. Il se trouvait en Corse au moment des premiers troubles qui agiterent l'île et, le 17 avril 1793, il y fut nommé lieutenant au 15^e bataillon d'infanterie légère.

Remarqué par le conventionnel en mission, Lacombe Saint-Michel, il devint son secrétaire, puis à la demande de Saliceti, il fut désigné pour remplir les fonctions d'agent militaire auprès de la représentation de la Corse.

Grièvement blessé au siège de Bastia et compris dans l'honorable capitulation signée par le général Gentili, il fut transporté à Toulon. Aide de camp du général Rochon (19 frimaire an II), il le devint bientôt de son compatriote Casabianca à l'armée des Alpes (12 messidor an II).

« Je demande pour lui le grade d'adjudant général, écrivait son chef au Comité de Salut public, le 26 vendémiaire an III. Il le mérite par son instruction, la régularité de ses mœurs et surtout par son zèle à propager les principes de la Révolution. »

Nommé capitaine le 19 mars 1795, il passait le 22 juin au 9^e dragons qui allait faire, avec Bonaparte, l'immortelle campagne d'Italie. Il prend part ainsi aux multiples combats qui marquent les étapes de la glorieuse armée et, le 21 septembre 1796, il conquiert les galons de chef d'escadron.

Il avait demandé à faire partie de l'expédition d'Egypte, mais une blessure grave, reçue en duel, l'en empêcha. Resté à l'armée d'Italie, il assista aux désastres qui accablèrent cette

armée pendant l'année 1799. A Vérone, il protège la retraite, et sa conduite en cette circonstance lui vaut le grade de chef de brigade (1^{er} floréal an VII). En cette qualité, il prend part à la malheureuse bataille de Cassano où il est fait prisonnier.

Remis en liberté sur parole, il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Égypte. Il lui offre aussitôt ses services qui sont acceptés. Le 18 brumaire, à la tête de ses dragons, il va prendre le général rue Chanteraine pour l'escorter aux Cinq-Cents, puis, après que les Conseils ont été transférés à Saint-Cloud, il va au Luxembourg renforcer la garde qui retient prisonniers dans ce palais les deux directeurs, Gohier et Moulin. Le 19, il est lui-même à Saint-Cloud, et c'est escorté des dragons de Sébastiani que Bonaparte rentre à Paris.

La France avait grandement besoin de voir remettre un peu d'ordre dans ses affaires ; le pitoyable gouvernement du Directoire l'avait en effet menée au bord de l'abîme. Sous l'impulsion de Bonaparte, tout se réorganise, tout semble renaître. Sur les frontières, l'offensive est reprise. Bonaparte franchit les Alpes au Saint-Bernard. Sébastiani et le 9^e dragons sont avec lui, et ce sont leurs charges réitérées qui, à Marengo, donnent à Desaix le temps d'accourir pour changer une lutte inégale en un magnifique triomphe (14 juin 1800).

Chargé, avec Marmont, de négocier l'armistice du 9 février 1801 qui mit fin à la campagne, il montra en cette circonstance des talents diplomatiques qui furent remarqués par Napoléon et que celui-ci ne tarda pas à utiliser.

La paix d'Amiens était signée depuis plus de six mois (27 mars 1802) et cependant les Anglais ne se décidaient pas à quitter l'Égypte. Le Premier Consul ne pouvait le tolérer. Il ordonna donc à Sébastiani de s'embarquer à Toulon et de parcourir les côtes de la Méditerranée, sous prétexte d'aplanir un différend entre la Suède et la régence de Tripoli. L'envoyé devait revenir par Constantinople pour recommander à notre ambassadeur, le général Brune, de déployer une grande magnificence, de flatter le sultan, de lui faire espérer l'appui de la France, en un mot de ne rien négliger pour accroître notre prestige en Orient. Le véritable objet du voyage était de visiter la Syrie et l'Égypte et d'étudier sur place la situation respective des Anglais, des Turcs et des Mameluks.

Sébastieniani s'acquitta de façon parfaite de sa mission, et le rapport qu'il adressa au Premier Consul à cette occasion eut les honneurs de la publication au *Moniteur*, le 30 janvier 1803.

Napoléon l'en récompensa en le nommant général de brigade (29 août 1803), puis chevalier de la Légion d'honneur (9 décembre) et commandeur de l'ordre le 14 juin suivant.

Lors de la 3^e Coalition, Sébastiani fit partie de l'avant-garde de la cavalerie de Murat dans sa marche sur Vienne. Avec elle il se signale à Pottenbrünn, à Hollabrünn. A Austerlitz, la brigade Sébastiani renouvelle quatre fois une charge magnifique au cours de laquelle son chef est blessé au côté droit. Quelques jours après (21 décembre 1805), Sébastiani recevait le grade de général de division.

Par son mariage avec M^{lle} Franquetot de Coigny, petite-fille du maréchal, Sébastiani s'était ouvert les portes des salons de l'ancienne aristocratie. « Il a reçu de la nature, a écrit un de ses biographes, Læwe Weimars, un physique des plus séduisants. Il est d'une taille moyenne, mais bien prise; tous ses gestes sont arrondis et gracieux; tous ses mouvements se proportionnent sans efforts aux espaces qu'il occupe; il n'en est pas où il ne paraisse être à l'aise. Sa figure ronde, fine et rose et blanche, était encadrée par des cheveux noirs, soyeux et bouclés avec art. »

« Si le brillant roi de Naples l'effaçait par son luxe, a écrit Loménie, en revanche il ne l'égalait point par le goût. Murat abusait par trop des broderies et des panaches. L'Élégant Sébastiani en usait aussi, mais avec sobriété et discernement. Il savait assortir les couleurs, faire valoir tous ses avantages et déployer une coquetterie d'autant plus attrayante qu'elle était plus sagement méditée et calculée. »

« Il causait avec une grâce à nulle autre pareille, ajoute dans ses *Souvenirs* la comtesse Merlin, car même lorsqu'il s'écoutait trop, ce qui lui arrivait souvent, on se sentait prêt à lui pardonner en faveur de sa physionomie fière et sympathique. »

Napoléon, qui n'avait point oublié la mission en Orient de 1803, allait bientôt en confier à Sébastiani une plus importante encore. Le sultan Sélim s'était rapproché de Napoléon, mais le tsar avait fait marcher sur le Dniester une armée prête à entrer en campagne et l'Angleterre avait envoyé sa flotte à l'entrée des Dardanelles. On pouvait craindre qu'effrayé par ces démonstrations, le sultan n'abandonnât la politique française. Napoléon décida de lui envoyer Sébastiani. Il s'agissait d'exciter les Turcs contre les Russes, de provoquer en Orient un conflit qui paralyserait l'action de la Russie dans le reste de l'Europe. Sébastiani devait remettre à Sélim une lettre de Napoléon l'encourageant à profiter de l'occasion pour relever le prestige du Croissant avec offre d'une alliance offensive et défensive.

A Constantinople, Sébastiani se trouve au milieu de mille difficultés. Le sultan est dominé par les menaces de l'ambassadeur russe, la plupart des ministres sont gagnés au parti

russe et la flotte anglaise est ancrée à Ténédos. Sébastiani déploie toutes les ressources de son esprit insinuant et ferme; il soutient le courage chancelant des Turcs, fait valoir la puissance de Napoléon, le prestige de ses victoires et annonce l'arrivée à brève échéance de secours considérables.

Ce que Napoléon a prévu va se réaliser. Au mois d'octobre 1806, les Russes envahissent les provinces valaques et les Turcs leur déclarent la guerre. L'Angleterre prend aussitôt fait et cause pour la Russie, son alliée. Le 19 février 1807, la flotte anglaise force les Dardanelles; deux jours plus tard, elle paraît devant Constantinople. Devant le danger, Sébastiani ne perd point la tête; il court au palais et s'efforce de faire rougir les Turcs de se rendre à une escadre qui ne compte pas un soldat de débarquement. Il conseille la résistance : gagner du temps au moyen d'une négociation simulée, envoyer les femmes à Andrinople, ainsi que la cour; se servir ensuite de la portion énergique du peuple pour élever des batteries à la pointe du sérail et, cela fait, traiter avec la flotte britannique en lui montrant la pointe de ses canons.

Sélim, convaincu par la parole du général, suit de point en point ses conseils. Sous la direction de vingt officiers français du génie et de l'artillerie que Marmont a envoyés, la population traîne des canons et élève des épaulements. Sébastiani et le sultan lui-même viennent planter leurs tentes au milieu des travailleurs. En quelques jours, 300 bouches à feu sont mises en place. Quand l'amiral Duckworth comprit qu'il était joué, il leva l'ancre aussitôt et parut devant Constantinople. Mais la situation était changée; il aperçut sur les côtes les pièces mises en batterie, les fortifications élevées par les officiers français. Le coup de main sur la capitale turque n'était plus possible et il reprit la haute mer.

En apprenant les événements de Constantinople, Napoléon éleva Sébastiani à la dignité de grand-aigle de la Légion d'honneur et le sultan Sélim lui envoya l'ordre du Croissant de 1^{re} classe en l'assurant que le souvenir de ses services serait éternel chez les Musulmans.

Mais le 29 mai suivant, une révolution renversait le sultan Sélim; son successeur était dominé par le parti anglo-russe et la situation de Sébastiani devint difficile, d'autant plus que Napoléon, changeant de politique, se rapprochait du tsar. Sébastiani demanda son rappel et, le 10 avril 1808, il quittait Constantinople. Sa femme y était morte le 8 mai précédent.

Au moment où il rentrait en France, Napoléon s'engageait dans la guerre d'Espagne. Sébastiani prit le commandement d'une division du 4^e corps aux ordres du maréchal Lefebvre. Avec elle, il bouscule à Bilbao les troupes espagnoles du



Général CARBUCCIA

(1808-1854)

« Ce colonel corse avait une physionomie plus éveillée que régulière, et de petits yeux que des lunettes abritaient sans en diminuer la vivacité. Son menton carré, sa mâchoire puissante, garnie de dents petites et blanches, disaient l'énergie de caractère. Il était obligeant et aimable jusqu'à paraître servile aux malintentionnés. Il avait une activité dévorante et lui cherchait partout des aliments nouveaux. »
 (Général du BARAIL : *Mes souvenirs*.)

Gravure se rapportant à l'article paru dans le n° 44.



Maréchal SÉBASTIANI
(1772-1851)

112

Harvard Univ. Lib.
(61-171)

général Blake, franchit le Tage à leur suite, les rejette sur la Guadiana, puis sur Ciudad-Réal et leur enlève 4.000 prisonniers, 7 canons, 4 drapeaux.

Malheureusement, l'armée du maréchal Soult en Andalousie n'avait pas connu les mêmes succès et il fallut rétrograder. Attaquée à son tour, le 26 juillet, à Talaveyra, l'armée du roi Joseph dut subir une bataille de deux jours. Sébastiani y perdit ses deux divisionnaires et une partie de son artillerie. Fort heureusement l'ennemi, épuisé lui-même, ne put le poursuivre et cela permit à Sébastiani de réparer en partie le désastre par une brillante attaque à Almonacid : 16 bouches à feu, 31 caissons, 20 voitures en étaient les trophées. Sébastiani télégraphia aussitôt la nouvelle au roi Joseph, mais en exagérant le butin. Il parlait cette fois de 35 canons capturés avec 100 caissons, 200 voitures, alors qu'il avait fait le silence sur la perte de son artillerie à Talaveyra. Napoléon, à cette nouvelle, entra dans une vive colère. « Vous ferez savoir au général Sébastiani, écrivait-il, qu'il résulte de toutes les victoires qu'il remporte et dont il nous transmet le récit qu'il a perdu deux bouches à feu au lieu d'en avoir pris par trentaine. La valeur de ces bouches à feu lui sera retenue sur ses appointements. »

Dès lors, malgré les services signalés qu'il rendit, en dépit d'une blessure glorieuse reçue dans la charge d'Aranjuez, il ne parvint jamais à se relever complètement dans l'esprit de l'Empereur.

Joseph, pourtant, faisait le plus grand cas du général. Son administration du royaume de Grenade, ferme et généreuse, ramenait les Espagnols au parti français. Joseph songeait même à l'en récompenser par le titre de duc de Murcie. Déjà le décret était préparé lorsque M^{me} de Coigny, ayant appris la nouvelle et incapable de garder le secret, écrivit à son gendre une lettre dont la suscription portait : « A Monsieur le duc de Murcie. » Cette indiscretion mécontenta gravement l'Empereur aux oreilles duquel elle parvint, et le décret ne fut pas signé...

Lors de l'expédition de Russie, Sébastiani reçut le commandement de la division légère du 2^e corps de cavalerie, sous les ordres de Montbrun. Mais profondément affecté par la disgrâce qui, après le commandement d'un corps d'armée, le réduisait à une seule division, le brillant général semblait n'être plus lui-même. Il partagea les désastres de la grande armée, revint avec ses débris à travers les plaines glacées de la Russie et commanda, dans la retraite, l'une des compagnies du fameux « Escadron sacré », composé de tous les officiers montés qui n'avaient plus de soldats et qui escorta l'Empereur jusqu'au dernier moment.

Dans la campagne de Saxe, il accomplit un brillant fait d'armes à Sprottau, mais il se trouve en mauvaise posture lors de la désastreuse bataille de la Katzbach, et, bien que la responsabilité en revienne à Macdonald, Napoléon, qui garde le souvenir des guerres d'Espagne, n'hésite pas à l'imputer à Sébastiani. Celui-ci, désespéré, voulut, dit-on, se brûler la cervelle, mais il se ressaisit et nous le voyons à Hanau, à Arcis-sur-Aube, à Reims se couvrir de gloire et donner les derniers coups de sabre de la grande épopée.

Rallié au gouvernement de Louis XVIII, il fut cependant mis presque aussitôt en disponibilité.

Elu député de Vervins, il ne refusa pas son concours à Napoléon pendant les Cent-Jours. Aussi fut-il placé en demi-solde lors de la seconde Restauration.

Ainsi éloigné de l'armée à laquelle il avait donné plus de vingt ans de sa vie, Sébastiani se fit élire député de la Corse en 1820 et, à la Chambre, il alla siéger dans les rangs de l'opposition libérale. A différentes reprises, il prit la parole avec une réelle éloquence. Les traités de 1815, qui nous avaient enlevé nos frontières naturelles, n'eurent pas d'adversaire plus résolu ni plus véhément. Sur le terrain de la politique intérieure, il demanda l'extension des droits électoraux et la liberté de la presse. Il associa sa protestation à celle de Manuel, et quand celui-ci fut expulsé, il se retira de l'assemblée (4 mars 1823). Battu aux élections de 1824, où une pression officielle éhontée ne lui laissa que 3 voix sur 48 votants, il rentra à la Chambre, en 1826, grâce à une élection partielle dans l'Aisne, à la suite de la mort du général Foy.

Particulièrement lié avec le duc d'Orléans, il fut, après la révolution de 1830, appelé tout naturellement dans les conseils de l'Etat. Ministre de la Marine dans le cabinet du 11 août 1830, puis des Affaires étrangères dans celui du 8 novembre, il ne tarda pas à se trouver aux prises avec une foule de difficultés en Belgique, en Italie et surtout en Pologne. Malgré ses sympathies pour ce dernier pays, Sébastiani ne pouvait engager, pour la sauver, une guerre que le pays n'eût pas acceptée. Questionné au lendemain de la prise tragique de Varsovie par les Russes, il déclara qu'au moment où il parlait, « la tranquillité régnait dans la capitale polonaise ». L'opposition fit, par la suite de cette déclaration, le mot fameux : « L'ordre règne à Varsovie », qui fut, a-t-on dit, comme l'épithaphe de la Pologne vaincue et dont le souvenir pèse si lourdement, et à tort, sur la mémoire du général.

Sébastieniani fut ensuite ambassadeur à Naples, puis à Londres. Au lendemain de l'attentat de Fieschi, indigné des outrages qu'on déversait sur ses compatriotes, Sébastiani sut

convaincre le roi du loyalisme des Corses et obtint de lui que le duc d'Orléans se rendrait dans l'île.

Le voyage eut lieu quelque temps après, préparé par le général et dirigé par son frère Tiburce. Il en résulta pour la Corse d'importants avantages et de nombreux crédits furent votés pour les routes, les ports, etc... Aussi, bien qu'il ne posât sa candidature qu'à Ajaccio, le général fut-il, dès lors, régulièrement élu à l'unanimité par les deux collèges électoraux.

Ne partageant pas les idées de Thiers en faveur de Méhemet-Ali, pacha d'Égypte, Sébastiani donna, le 7 février 1840, sa démission d'ambassadeur à Londres. Le roi lui donna alors le bâton de maréchal de France (21 octobre 1840). Mais sa carrière était terminée. Sa santé, affaiblie depuis longtemps, fut ébranlée encore par la mort de sa seconde femme, M^{me} de Grammont, survenue le 21 février 1842, puis par la mort de sa fille unique, assassinée le 17 août 1847 par son mari, le duc de Choiseul-Praslin. Le vieux maréchal fut accablé par ce dernier coup. Le 20 juillet 1851, il mourut subitement, frappé par une attaque d'apoplexie.

Il repose aujourd'hui aux Invalides, aux côtés de l'Empereur, dans le tombeau des maréchaux de France.

EMILE FRANCESCHINI.

= UNE CHRONIQUE BASTIAISE =

au XVIII^e siècle ¹



Par le traité de Compiègne du 6 août 1764, le roi de France avait été chargé de conserver et de défendre, au nom de la Sérénissime République de Gênes, les places de Bastia, Ajaccio, Calvi, l'Algajola et Saint-Florent. M. le comte de Marbeuf, nommé, en décembre 1764, commandant en chef des troupes du roi dans l'île, arriva en Corse avec six bataillons, deux pour Ajaccio et quatre pour Bastia et les autres places. Les troupes françaises ne devaient relever que de leurs tribunaux. On les accueillit avec une visible sympathie.

Dès leur arrivée dans l'île, les officiers français, aimables, brillants, spirituels, s'empressèrent de papillonner autour des

(1) Archives départementales de la Corse. Liasses, Maréchaussée, Prévôté, récemment inventoriées par M. Paul Graziani, qui nous en a donné très aimablement communication.

dames. Les jeunes gens, les donneurs de sérénades, en prirent de l'ombrage, surtout à Bastia. Ils craignaient d'être évincés auprès de leurs belles. Il se produisit des frictions entre officiers français et Bastiais. Elles se traduisirent par des médisances et des propos aigres-doux.

Le 14 juin 1765, au matin, on découvrit un placard injurieux contre les dames de Bastia, qui avait été affiché dans les différents quartiers de la ville, en particulier à la porte du jardin de M. de Marbeuf, mis en cause, ainsi que son major général. Ce libelle souleva une grande émotion dans les différentes classes de la société bastiaise et provoqua une vive effervescence parmi les troupes françaises. Quelques jours après, un notable bastiais, M. Rigo, se rendit en secret chez M. de Marbeuf et lui révéla que l'abbé Raibaldi avait « arraché l'un des placards, l'avait récité par cœur à plusieurs personnes et avait dicté à d'autres les vers italiens qu'il contenait ». Les soupçons se portèrent sur cet abbé. La justice française se mit aussitôt en mouvement. Le 11 juillet 1765, M. Lafayolle, procureur du roy de la Prévôté, instruit qu'on a affiché des placards « dans lesquels celui qui les a faits se livre à la déclamation la plus indécente et aux injures les plus grossières », que cette « licence mérite toute l'attention du ministère public et une punition exemplaire des coupables », requiert de M. le Prévôt des troupes françaises servant en Corse que l'abbé Raibaldi soit arrêté et « constitué prisonnier dans les prisons de Bastia ». Sur ordonnance, en date du même jour, de M. Pierre-Eustache Cleret, prévôt des troupes françaises, M. l'abbé Raibaldi fut arrêté et on le trouva porteur du placard incriminé.

Le texte brave parfois l'honnêteté, même en italien, et il nous paraît indécent de le donner en entier, tant la verve en est truculente. On y trouve des vers comme ceux-ci :

Allegre di Bastia le galline
 Che i Galli oggior vi fanno star chine.
 In capite pongo la signor M***
 Che del generale è affatto scemma....
 C*** mia se non lasci i Francesi
 Ne Corsi ti vorran, nè Bastiesi.
 E voi S*** statè allerta
 Ch' alfin niun vi possa dar la berta....
 Non dico nulla di signor P***
 Per esser donna accorta, e molto fina,
 Ch' il maggior generale l'accarezza....
 S'il pievano il sà vi manda a Livorno....
 Vi parlo in rozzo stile, e bastiaccio,
 Le mie rime vi tiro nel mustaccio.

M. l'abbé Raibaldi, « Italien Corse » et « n'entendant pas

la langue française », M. le Prévôt nomma d'office, le même jour, M. Mathieu Cristofari interprète. Celui-ci prêta serment le 12 juillet. M. le Prévôt procéda aussitôt à l'interrogatoire de Raibaldi : on l'a arrêté parce qu'il a porté un placard chez M. Rigo avec qui il comptait aller à Corte. Il reconnaît que le placard contient des infamies contre M^{mes} V..., P..., Po..., M^{mes} S... et C..., et qu'on y parle du général français et de l'aide-major général. Comment il a eu le placard ? Il y a peu de jours, en descendant vers la marine, il aperçut plusieurs personnes qui lisaient une affiche ; il s'approcha, et après avoir lu le placard, ayant remarqué qu'il était rempli de sottises notamment contre M^{me} Peppina qui est de son pays, il fut indigné et l'arracha en présence de plusieurs personnes, parmi lesquelles était un marchand de fromages de Bonifacio dont il ne sait pas le nom. Il avait eu le dessein de le montrer à M^{me} P..., mais il a été retenu par la crainte de l'offenser. Pourquoi l'a-t-il gardé ? Il devait servir d'indice, M. Rigo lui ayant fait connaître qu'il désirait découvrir l'auteur d'après l'écriture. Il ne l'a pas remis aux magistrats, parce qu'il ne l'a pas cru nécessaire, sachant que tout Bastia était instruit de cette affaire. En terminant, il a déclaré qu'il a cherché, mais n'a pu découvrir l'auteur des vers.

M. François Rigo, habitant de Bastia, confirma qu'il insista auprès de l'abbé Raibaldi, l'attira chez lui et se fit réciter la poésie injurieuse pour les dames de Bastia.

M. le Prévôt des troupes françaises ouvrit, le 14 juillet, en vertu de son ordonnance du 13 et à la requête du procureur du Roy de la prévôté, une information contre l'abbé Philippe-Marie Raibaldi, âgé de vingt-deux ans, natif de Corte, ayant les quatre ordres mineurs. Il entendit les témoins ci-après : Dominique Antoniotti, capitaine réformé des troupes de Gênes ; Jean-Luc Poggi, jurisconsulte à Bastia ; J.-M. Gentili, capitaine réformé du régiment Royal-Corse ; frère Joseph Leca, de Balogna, de l'ordre des Observantins ; André Antonini, bourgeois de Bastia ; Santucci, marchand de fromages, de Bonifacio. Ils n'apportèrent aucun élément nouveau à l'accusation. Le capitaine Antoniotti déclara que l'abbé Raibaldi lui avait récité seulement les vers concernant M^{me} C..., et où l'on disait que si elle « ne quittait point les Français, elle ne trouverait pas à se marier avec les Corses ni les habitants de Bastia ». Le 19 juillet, nouvel interrogatoire de l'abbé Raibaldi. Le 21, confrontation avec les témoins. L'accusation n'avait pas fait un pas de plus.

Par ordonnance du 23 juillet, M. le Prévôt Pierre-Eustache Cleret commet le sieur Nicolas Martin, greffier et notaire de l'armée française, et M. Mathieu Cristofari, notaire à Bastia,

pour établir une expertise en écriture dudit placard et de deux « pièces d'écriture » de la main de Raibaldi, saisies à son domicile : un cahier, *Trattato della Geographia*, et l'autre un brouillon de lettre.

La vérification eut lieu le même jour. Les experts reconnurent que les caractères du placard étaient contrefaits, mais qu'ils n'avaient aucune ressemblance ni identité avec les pièces de comparaison.

Le prévôt des troupes françaises, par jugement prévôtal du 5 août 1765, condamna Raibaldi, « convaincu d'avoir, par imprudence, conservé le placard » et « d'avoir récité les vers diffamatoires à un citoyen de Bastia », à être mandé en la Chambre criminelle des prisons de Bastia pour y être admonesté sur cette imprudence.

La police française venait d'être lancée sur une nouvelle piste. Les soupçons s'étaient portés sur l'abbé Louis Gentili, noble génois, né à Bastia, âgé de vingt-trois ans, ayant jusqu'à présent porté l'habit d'abbé sans avoir aucun ordre et être marié depuis deux mois, par procuration, à une dame Doria, habitant Bonifacio.

Décreté de prise de corps, l'abbé Gentili fut interrogé par M. le Prévôt le 5 août : ayant appris, le 28 juillet, par un Français, M. Léon, qu'il était accusé d'avoir fait les placards, qu'on en avait informé M. de Marbeuf, que des cavaliers français le recherchaient pour le prendre, il s'était réfugié dans la banlieue de Bastia et, le 4 août, il avait couché dans un bâtiment du port de cette ville et avait formé le projet d'aller à Gênes. Il reconnaît qu'il avait l'habitude de se promener la nuit à Bastia, de jouer du violon, mais jamais seul, en compagnie de l'abbé Giorgi, de l'abbé Mattei, de Louis Casella et de M. Astima. Ils donnaient des sérénades à la demoiselle C..., à la demoiselle S..., etc... Il ne se rappelle pas s'il est sorti dans la nuit du 13 juin, au cours de laquelle les placards furent affichés.

Le même jour, on perquisitionna chez l'abbé Gentili et on saisit un registre et des poésies.

Le procureur du Roy requiert aussitôt qu'une information soit faite contre Gentili, « violemment soupçonné d'avoir pris part aux placards » et convaincu « de rôder la nuit ». Neuf témoins sont assignés : Santa Camagna, Grillon, Barthélemy, etc..., qui n'apportent aucun fait précis. L'abbé Mattei avoue que ses amis et lui donnaient des sérénades, mais qu'ils se retiraient à la cloche sonnante, à 10 heures. Le témoin Paul-François Franceschi dépose qu'il n'a point vu de placard chez le comte de Marbeuf et n'a point vu le sieur Gentili en afficher. Un enfant, Jean Sisco, déclare que l'abbé Franceschi

l'engagea à répondre au Prévôt qu'il n'avait pas vu l'abbé Gentili « attacher » des papiers. Il avoue qu'un soir il fit le tour de la ville en compagnie des deux abbés, qu'il les précédait avec une lanterne allumée, mais il ne les a pas vus apposer des papiers.

Une lettre que le prévenu écrivait au sieur Astima, à Corte, auteur du placard, ayant été remise aux autorités françaises par un codétenu qui avait promis de la faire parvenir à destination, Gentili fut de nouveau interrogé le 4 septembre 1765.

Sous promesse, non de l'impunité, comme il l'avait demandé, mais de l'assurance de la bienveillance du général commandant les troupes françaises en Corse, Gentili consentit à « dire la vérité », ce qu'il fit en ces termes : un jour, étant à la promenade, du côté de Saint-Nicolas, avec l'abbé Grégori, l'abbé Mattei et son frère Jean-Baptiste, Vincent Benedetti et M. Astima, ils parlèrent ensemble du placard qui avait été affiché contre les Missionnaires. Ils dirent tous en plaisantant que puisqu'on avait fait un libelle contre les Missionnaires, on pouvait bien en faire contre les dames de Bastia ; qu'après être revenus de la promenade et s'être tous séparés, le sieur Astima le prit à part et le sollicita vivement et à plusieurs reprises de faire un placard contre les dames de Bastia. Sur les instances d'Astima, il composa un placard ; le lendemain, sur la terrasse, près de la Marine, il rencontra le sieur Astima fils qui lui demanda s'il avait fait le placard en question. Il le lui montra en lui faisant observer que sa tante, M^{me} P..., y était nommée ; que le sieur Astima l'ayant lu lui dit qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait et qu'il fallait l'afficher tel qu'il était écrit ; qu'il le suivit et le présenta pour en faire plusieurs copies ; il ajouta que ces dames devaient aller à Corte incessamment et qu'il fallait leur donner ce déjeuner avant leur départ pour les rendre plus gaies et plus alertes dans leur voyage.

Gentili avoua qu'il en fit sept copies en contrefaisant son écriture. Ils prirent rendez-vous pour le samedi 13 juin, jour de Saint-Antoine de Padoue, entre 9 heures et 10 heures du soir. Ils affichèrent les sept copies.

Jean-Saint Astima, fils de Roch-François Astima, greffier du magistrat de Bastia, était en fuite et on le savait retiré à Venzolasca.

Le procureur du Roy requiert la prise de corps contre Astima, accusé d'être complice du dit placard ; le décret de prise de corps est décerné par jugement prévôtal du 5 septembre 1765. Une information contre Astima est ouverte le 12 septembre. Onze témoins sont assignés et entendus.

Le 7 octobre 1765, M. Lafayolle, procureur du Roy de la

prévôté, requiert que la contumace contre Jean-Saint Astima fils soit déclarée bien et dûment instruite et qu'en adjugeant le profit d'icelle, il soit déclaré dûment atteint et convaincu d'avoir incité Gentili à faire le libelle en question et de l'avoir affiché avec lui; que ledit Gentili soit pareillement déclaré atteint et convaincu d'avoir composé, écrit et affiché ledit libelle, pour réparations de quoi il soit ordonné que ledit Gentili en personne et ledit Astima par effigie seront fustigés par l'exécuteur de la haute justice dans la principale place de Bastia et que le jugement qui interviendra sera affiché dans ladite ville de Bastia et ensuite bannis de ladite ville l'espace de six ans.

M. le Prévôt, à la suggestion, sans doute, de M. le comte de Marbeuf, se montra plus clément. Par jugement prévôtal du 7 octobre 1765, Gentili et Astima furent condamnés simplement à être bannis de l'île de Corse pendant l'espace de six ans.

Les donneurs de sérénades apprirent ainsi qu'il était dangereux de s'attaquer à l'honneur et à la réputation des « belles et honnêtes dames » de Bastia. Ils se le tinrent pour dit.

J.-B. MARCAGGI.

SOLITUDES EN CORSE ⁽¹⁾

D'Ajaccio au Capronale

2 juin 1924. — Flânerie matinale à travers les quartiers populaires qui s'éveillent et le marché riche en tableaux pittoresques, retentissant de piquantes apostrophes.

En picorant dans un sac de cerises et de nèfles, nous joignons l'autobus, car aujourd'hui, détente.

Sur la plate-forme de l'autobus, les bicyclettes sont matelassées par les sacs postaux.

A l'horaire fixe nous démarrons : nous sommes à peine cinq ou six voyageurs.

Nous jetons un dernier regard sur le golfe d'Ajaccio et, à travers un étroit ravin, nous gagnons le col de Listincone.

(1) Cf. les n^{os} 42, 43 et 44.

Dans un paysage désolé, une deuxième rampe nous hisse au col de San-Bastianu.

Soudain, tout à nos pieds, c'est une fuite de golfes et de plages jusqu'à la colline avancée de Cargèse.

La vue embrasse, à droite, la montagne, ses maquis, ses forêts, ses cultures, parmi lesquels s'égaillent les villages de la Cinarca.

Dominés par le blanc Calcatoggiu, nous descendons à travers les jardins jusqu'à la mer que nous frôlons et surplombons tour à tour ; nous franchissons la Liscia et nous touchons Sagone.

Sagone se signale par une vieille tour génoise et se compose de quatre à cinq maisons, dont une auberge ; mais, abstraction faite de l'édifice-station et des hommes d'équipe en casquette d'uniforme, Sagone doit être, si l'on peut dire, la gare d'embranchement la plus conséquente de la Corse.

Avec une exactitude à décourager un chef de gare continental, il y débouche en même temps des routes d'Ajaccio, Vicu, Sari-d'Orcinu, Cargèse et autres lieux cinq auto-cars qui, dans des virages savants et rituels, viennent s'accoter parallèlement les uns aux autres dans une discipline admirable.

Aussitôt tous ces véhicules déversent sur la chaussée une invraisemblable cohue qui s'enchevêtre (foulards noirs, chapeaux à la mode de la ville, casquettes, feutres), car « tout le monde descend » et « change de voiture ».

Les bagages également.

En attendant la fin de ces mutations, libre aux voyageurs de se caser ou de prendre un bain de soleil sur la place — salle d'attente — à moins que, sous les arbres en bordure de l'auberge — buffet ! — ils ne se restaurent.

De plate-forme en plate-forme voltigent malles, valises, paniers, caisses, sacs et bicyclettes.

Un quart d'heure s'écoule et chaque auto a son compte : les voyageurs sont sagement alignés dans les voitures et les bagages arrimés sous des bâches.

Mon voisin, un Corse endimanché, m'interroge :

— Ces messieurs se rendent aux bains de Guagnu ?

— Non, à Vicu et, de là, à Evisa.

— Ah !...

— Nous nous promenons.

— Touristes ?

— Touristes !

L'indigène nous considère avec bienveillance et un certain étonnement respectueux.

(Se déplacer sans d'autre but que de voir !...)

Lui va à Guagnu-les-Bains.

— Cette femme aussi, ajoute-t-il en nous désignant une personne d'un certain âge à l'œil triste, aux pommettes saillantes, le visage terreux.

— Ah!... Et que traite-t-on à Guagnu-les-Bains?

— Tout.

— Tout? — mais spécialement?

— Oh! tout...

Il affirme, ni enthousiaste, ni sceptique, résigné...

Il explique :

— Quand on a « quelque chose », on va à Guagnu boire les eaux, voilà...

Il y a en effet en Corse, au pied des montagnes blotties dans la forêt, des stations thermales très rudimentaires : Piè d'Orezza, Guitera, Guagnu...

— Alors, répète-t-il, lorsqu'on a « quelque chose », une maladie, les fièvres, en été on se rend aux bains, dans la montagne. On se repose, on respire le bon air, on boit à la source.

— Et on revient guéri? demandai-je légèrement ironique.

— Quelquefois, répond-il.

Et, philosophe :

— D'ailleurs, l'année suivante on peut y revenir.

Même en matière d'eaux thermales, la Corse s'en tient à la simplicité; elle évite sagement les complications de la Faculté.

Je souhaite à mon voisin un bon séjour et lui désire guérison de la « chose » qui le tourmente.

Sans coup de sifflet ni signal, par une habitude acquise et une entente tacite, chaque autobus reprend en sens inverse le chemin parcouru le matin, et on part à l'horaire fixé rigoureusement.

Nous remontons la rivière de Sagone vers Vicu par des lacets multiples.

Les taillis d'arbustes nous accompagnent à même le col de Saint-Antoine. D'un côté, panorama sur le golfe, de l'autre sur la montagne.

Ce dernier nous offre en premier plan Vicu et le couvent de Saint-François; à l'horizon, les pics neigeux du Rotondu. Dans l'immense forêt qui les sépare se blottit sans doute Guagnu-les-Bains... Guagnu où vont essayer de guérir ceux qui ont « quelque chose »...

Vicu, comme toutes les cités corses, est dépourvue de curiosités architecturales. Parmi ses maisons pêle-mêle groupées se distinguent une église de style inévitablement génois, une Poste, un Hôtel de Ville, une Ecole, un café en bordure d'une « piazzetta » plantée d'acacias et, quelque part, bien à son aise, sans doute une vaste gendarmerie.

— C'est à 2 heures que part la diligence d'Evisa, nous renseigne le garçon du café.

A 3 heures, un bruit de grelots nous annonce son arrivée.

Nul, autre que nous, n'a manifesté d'inquiétude ni d'étonnement sur ce retard.

La diligence se compose d'une boîte en planches raboteuses et peintes en vert, de ressorts notoirement faibles et grinçants et de quatre roues que je ne saurais affirmer être absolument rondes. La boîte s'orne à l'intérieur de deux coussins parallèles, à distance tellement rapprochée qu'il est paradoxal d'y concevoir installées les six personnes officiellement destinées à la position assise.

Le conducteur, le visage ruisselant, écarlate, les yeux rieurs, la langue toujours en mouvement, fort en gueule, charge... charge... charge toujours sur la plate-forme oscillante paniers, sacs et bicyclettes...

Il mesure d'un regard connaisseur la rotondité effrayante de ce bloc bien ficelé, et satisfait d'être, affirme-t-il, moitié moins chargé que la veille, il prie « ces dames et messieurs » de « monter en voiture ».

Nous répondons à cette invite, et hissant, tirant et poussant, nous nous trouvons bel et bien, à la sortie du village, six voyageurs et voyageuses, le buste dressé sur les coussins, mais dont la disposition des jambes restera pour moi un inexplicable mystère.

— Allons, c'est l'heure !

Le conducteur ferme la portière et l'assujettit avec un loquet d'une simplicité désarmante.

Comment cela va-t-il avancer et tenir en équilibre, au mépris des plus élémentaires lois physiques et mécaniques ?

Comme chaque jour sans doute, car tiré par quatre chevaux, ça marche... ça roule... ça avance et ça monte la formidable rampe de Vicu — 13 à 14 % ; 15 % dit le poteau... « 20 % », rectifie le conducteur... « 25 % », finit-il par affirmer, tandis que ses yeux pétillent plus vifs que jamais, que son visage ruisselle et semble prêt à éclater sous l'afflux du sang.

La plate-forme oscille de droite et de gauche, gémissant sous le poids des bagages ; la boîte rectangulaire se disloque et nous nous accrochons où nous pouvons pour n'être pas projetés par-dessus la rudimentaire fermeture de l'arrière.

Vicu semble écrasé : la mer se confond avec la brume envahissante ; nous avons l'impression d'escalader le ciel à travers les châtaigniers et les fougères.

Nous nous payons même le luxe d'une course en côte avec un autre véhicule.

Les conducteurs se défient en termes véhéments, et la lutte se termine par notre brillante victoire, tandis que le téméraire rival manque passer sous les roues de son cabriolet et faire choir ses voyageurs dans le précipice, ceci au milieu des cris de triomphe et des sarcasmes de notre impayable conducteur.

Un peu effarés au début d'avoir remis en des mains imprudentes le sort de notre vie et de nos bicyclettes, nous finissons par nous accoutumer à ces exercices périlleux et par nous donner un air indifférent, tels nos compagnons de route mieux éduqués.

L'entretien engagé avec l'un d'eux pour renseignements sur nos étapes futures est interrompu par une discussion entre notre interlocuteur et le conducteur sur un sujet palpitant et de haut intérêt.

Durant vingt bonnes minutes s'échange un flot d'invectives pour établir si c'est Rennu qui possède le plus gros châtaignier de la Corse, ou si c'est Cristinacce...

Chacun s'opiniâtre rageusement dans son idée et y engage son point d'honneur, comme il est d'usage en Corse pour des questions futiles. Nous proposons de mesurer l'un et l'autre arbre pour éclaircir le fait une fois pour toutes, mais cette solution radicale n'est pas précisément du goût des deux parties qui, surprises d'un consentement mutuel, remettent à plus tard la suite du débat.



Ce qui nous a menés au col de Sevi.

Bas vélos et paniers et glissons dans les châtaigniers.

Le brouillard s'effiloche aux rayons du soleil. Nous semblons fendre les vagues d'une mer de fougères aux crosses élégantes. Bientôt nous saluons, dans Cristinacce, le châtaignier géant, sujet de la discussion d'antan. Il est encadré de voisins honorables.

Evisa, aux toits roses, allongée voluptueusement entre deux ravins, sur un promontoire à pic, prometteuse de mystères dont elle garde l'entrée, Evisa nous sourit de toutes ses fenêtres.

Dès arrivée, sur notre désir, l'hôte part à la recherche d'un guide et de montures pour le lendemain.

Nous nous rendons à l'extrémité du promontoire pour assister à l'agonie du soleil sur les cimes et sur le golfe de Portu.

Au pied d'un cimetière, assis dans les fougères, au milieu d'une châtaigneraie, nous découvrons à nos pieds le gouffre épouvantable : c'est la caverne, la Spelunca.

De ce belvédère incomparable, nous jouissons en silence du prodigieux tableau et nous écoutons le mugissement des deux torrents réunis.

A droite et vers la mer, une muraille formidable hérissé ses roches verdâtres striées de ravins et trouée de cavernes.

A gauche, châtaigniers et sapins escaladent le vertical et rutilant Capu d'Ortu, gardien farouche de la Spelunca.

Les rayons du soleil auréolent les crêtes et accentuent le contraste d'ombres, de lumières et de couleurs.

Devant cette bouche d'ombre, d'où la nuit semble monter pour envahir les cimes, le calme golfe de Portu reflète toutes les splendeurs du couchant.

Les ténèbres débordent la forêt, gagnent les roches, ascensionnent vers nous ; le Capu d'Ortu se plaque de sang, la mer bleue devient violette, puis blanche, le ciel se cendre et les premières étoiles scintillent.

Une angoisse plane.

La Spelunca menace de nous étreindre... Rentrons...

Nous avons vu le guide ; il aura deux mulets prêts à 5 heures ; il connaît le chemin et se charge de nos vélos.

Le guide est sympathique : il suppute la valeur de nos jambes, examine nos « dégaines » et pousse un grognement satisfait...

Demain avec Cucavera et Capronale, le tourisme dans la Corse inexplorée!...

3 juin. — Beau temps et le guide est exact ! Heureux auspices.

L'arrimage des vélos, des paniers et des musettes s'effectue au dos du « mulet » : en l'occurrence, c'est un cheval.

Un authentique mulet, monture de repos, complète la caravane.

Quelques autochtones matinaux ne manifestent aucune surprise à voir l'accoutrement du cheval : le touriste, pour le Corse, n'est pas considéré comme une proie, mais comme un original.

La carte d'Etat-Major, la boussole et de vagues indications constituent nos documents avec le plaisir d'aller à la découverte.

Notre plan : atteindre la Balagne par les cols de Saltu, Cucavera, Capronale, Bonasa, Tartagine. Notre unique souci : trouver des montures flanquées d'un conducteur qui assure le retour. Le gîte : les maisons forestières, les bergeries ou le plein air.

Le guide tient du type bourru, mais bon enfant ; visage

tanné, yeux rieurs, chapeau rond de travers, cascadeur : la sympathique forte tête...

En dix minutes de trajet dans la forêt de pins, il nous avoue ses secrètes sympathies pour le roi d'Italie — fanfaronnade; — il affirme son esprit d'indépendance; il crache son mépris pour le fonctionnarisme et conclut — suprême injure: — « La République, c'est une vache! »

Cette déclaration est formulée sur l'amorce du sentier de Saltu; les difficultés et l'intérêt qui commencent donnent le coup de frein nécessaire aux passions politiques et aux commentaires épineux.

La rampe, en ligne droite jusqu'à Saltu, est très déclive et pierreuse; les pins, de bonne tenue classique et pyramidale, font place à des congénères imposants aux branches rares et tourmentées, des pins orageux; les sous-bois feutrés d'aiguilles se bossèlent de rocs éboulés.

Le col est pourvu d'une cabane de secours fermée. Au fond, le Capu d'Ortu, toujours rutilant, formidable sentinelle, surveille le large.

Le grand silence des montagnes ne saurait être introublé par une vaine turbulence : nous cassons la croûte rituellement.

Le guide prend par le bon chemin de ronde du col de Cucavera et nous abrégeons à même la base de l'escarpement que borde la forêt de Lonca.

A travers la colonnade de pins, nous croisons une caravane de mulets aux charges excessives et d'hommes aux bras balants; sur le mulet terminal trône l'ancêtre à barbe blanche, grave et solennel, tel un prophète; tandis que suivent les femmes, surchargées elles aussi, à pied naturellement.

Et voici le col de Cucavera, précédé d'une maigre prairie, vestibule d'un tableau grandiose.

En un instant nous gagnons une plate-forme à gauche, occupant ainsi le centre d'un cirque formé par la chaîne maîtresse de l'île: nulle culture, nulle cabane, nulle fumée ne décèlent la présence de l'homme; pas un cri ne trouble le silence et la solitude absolue.

Stupeur! A deux pas, sur la roche nue qui s'entoure de vertiges, un immense parapluie bleu, tel ceux dont s'adornent les marchés aux légumes, atteste que la civilisation pénètre jusqu'ici, et des voix argentines nous donnent le bonjour, tandis que deux enfants d'une douzaine d'années se dressent et nous saluent.

Les petits bergers, cicérones improvisés, illustrent de détails savoureux et de syllabes sonores les découvertes que

nous permet d'effectuer la carte d'Etat-Major dans le paysage offert. La forêt de Lonca dévale en houle vers le golfe de Girolata, nappe d'azur sertie dans le roc écarlate.

A l'opposé, la chaîne centrale de l'île érige une muraille mi-circulaire et dentelée, flanquée de deux tours : la Paglia Orba en pain de sucre et le Tafonatu, massif et perforé ; la muraille s'abaisse pour former le col de Capronale, décor naturel masquant la vallée du Fangu, puis s'étire vers la mer. Nos yeux suivent sur le Capronale le sentier en forme d'M, vertigineux, d'une raideur effrayante.

En bas, c'est la ruée folle des arbres contre les escarpements, la forêt inexploitable où les arbres meurent de vieillesse ; puis la prairie, la falaise, enfin le dentellement des pics tachetés de neige : un des plus beaux, des plus sauvages, des plus étonnants paysages de la Corse.

Solitude, ici, et nulle part autre nous devons te chercher, et nous-mêmes nous te troublons par nos clameurs enthousiastes, et les bergers jacassent et nous chantent merveille sur les bergeries de Macce où nous déjeunerons.

Notre guide officiel, oublié ma foi, nous hèle bruyamment ; le cheval hennit, le troupeau de chèvres s'ébroue, faisant tinter ses clochettes ; le vacarme est assourdissant et il se fait certain encombrement dans ce désert.

La caravane se met en marche ; de la source de Macce, il est question comme d'un restaurant à la mode : on y sert du brocciu frais et de l'eau exquise.

En quittant Cucavera, nous saluons les pins géants et nous gagnons la forêt où les arbres meurent de leur belle mort.

Chemin faisant :

— Comment vous parviennent les nouvelles?...

— Nous n'en recevons pas.

— Et les lettres?...

— Nous n'attendons pas de lettres. En juin, nous montons et nous redescendons en septembre. Nous fabriquons du fromage que nous vendons à la ville, à Calvi, dès l'entrée de l'hiver. Somme toute, notre travail consiste à conduire les troupeaux à la montagne et à les ramener à la plage. Puis nous attendons la montée de l'année suivante.

L'ainé des bergers se laisse aller aux confidences : il s'engagera à Paris pour effectuer son service militaire. Nos yeux levés vers la Paglia Orba la prennent à témoin de ces paroles insensées.

Du cirque de Capronale aux boulevards ! « Lui aussi, mon Dieu!... », laissons-nous échapper.

Et il sera adjudant, facteur, gendarme ou agent de police, que sais-je, puis retournera en Corse où il aura son lopin de terre et sa source — comme les autres. — Rêves!...

Ah! « vanité des vanités!... »

— C'est ici, déclare l'enfant.

Ici, c'est le cadre où se place cette légende.

Il était une fois un chef cantonnier qui gîtait dans l'humble maisonnette d'Ometa, et son existence s'écoulait à l'entretien de la route qui monte de Girolata, sur le golfe, jusqu'au pied du cirque de Capronale. Ce travail lui donnait d'autant moins de soucis que la voie était peu fréquentée et aboutit à une impasse; seuls les bergers et leurs troupeaux l'utilisaient à la montée et à la descente, en saison d'été.

Aussi le chef cantonnier exerçait-il ses loisirs à la culture d'un potager, à l'élevage des porcs, des lapins et des poules et à la méditation qu'il prolongeait le soir, sur le pas de sa demeure, en fumant de nombreuses pipes de tabac corse.

Or, l'Administration vint, sans crier gare, troubler cette douce quiétude: le chef cantonnier reçut l'ordre de transformer le sentier du Capronale, les innombrables lacets pierreux aimés des chèvres, en un chemin carrossable pour aboutir au colmen, sur le précipice qu'entourent les monts sourcilleux du Tafonatu et de la Paglia Orba.

Le chef cantonnier ne fit pas remarquer l'impossible entretien de cette route, à tout bout de champ ravinée par la chute des rocs, il obéit...

Il négligea ses poules, ses lapins, ses porcs et son jardinet; il borna sa méditation et, courageusement, il se mit à l'ouvrage.

Le premier kilomètre fut vite déblayé, malgré quelques chutes de rochers provoquées par des cabris facétieux, et quelques jours s'ajoutèrent à la réfection du terrain conquis.

Le deuxième kilomètre se montra plus âpre, mais la route avançait tout de même malgré les contretemps: elle alignait ses belles rampes, décrivait élégamment ses courts virages bien relevés, et le bon cantonnier se réjouissait en son cœur, car il aimait l'ouvrage, et la montée du Capronale — son chef-d'œuvre — couronnerait dignement sa carrière.

Il n'était pas sans avoir remarqué l'attitude du Tafonatu qui suivait le travail de son œil unique, assombrissait fréquemment son front de nuées, manifestant ainsi clairement que l'entreprise des Ponts et Chaussées n'était pas à sa convenance et constituait bel et bien une violation de domicile.

Mais le chef cantonnier avait reçu l'ordre de tracer sa route jusqu'au Capronale, et, en bon serviteur, il obéissait. C'est ainsi que, malgré troupeaux, avalanches et autres avatars, le troisième kilomètre fut déblayé.

Alors une lutte sans merci s'engagea entre la montagne et l'homme: celui-ci obstiné à ajouter mètre à mètre, celle-là

non moins acharnée à les détruire. Le Tafonatu tonna et menaça; plus d'une fois le courageux cantonnier manqua d'être écrasé par un roc plus gros que les autres. N'empêche qu'un beau matin, il aperçut le col droit devant lui. Il ne redescendit plus; il campa sur l'ouvrage et il s'y livra avec un redoublement d'ardeur et d'énergie accrues par la proximité du but.

Ruisselant, ahanant, épuisé, il atteignit le dernier mètre et se redressa vainqueur sur l'abîme de Cucavera et face à l'orgueilleux Paglia Orba.

Le temps était merveilleux.

Le Tafonatu trônait indifférent dans l'azur inviolé.

Le chef cantonnier redescendit; d'un pas allègre, il passa en revue l'œuvre construite par lui seul au mépris de la nature adverse et, empli de satisfaction, il s'assit, au soir tombant, à l'entrée de sa demeure.

Il reprit sa méditation, il fuma longtemps dans le crépuscule et dans la nuit, puis il s'endormit.

Il fut réveillé par un fracas épouvantable. Une tempête d'une violence inouïe sévissait sur la montagne. A la lueur des éclairs ininterrompus, il vit... il vit l'épouvantable Tafonatu, l'œil dilaté, ricanant, penché sur lui comme pour l'étreindre.

Un coup de foudre retentit et l'avalanche commença.

Ce fut d'abord un torrent, puis une trombe de pierres qui dévalaient du Capronale, coupant la route, arrachant les parapets, zébrant la montagne, une ruée folle qui labourait l'œuvre de tant de peines et de tant de sueurs, et ce torrent, toujours accru, gagnait la forêt, l'enveloppait, la pénétrait; il marchait droit à la maison cantonnière; d'énormes blocs la battaient déjà lorsqu'une poussée irrésistible creva le toit, foudroya les murs, broya l'édifice et enfin le noya sous ses flots accumulés.

L'homme épouvanté s'enfuit sous les tonnerres et la rafale, parmi les arbres convulsés et les éclairs fulgurants. On l'arrêta au matin comme il marchait vers la mer. Il était devenu fou...

Le Tafonatu s'était vengé.

Sans doute n'est-ce pas exactement ainsi que les choses se sont passées, mais cette tragique aventure convient à merveille au site dans lequel nous cheminons.

Dans ce site, issue de la neige proche, une source abondante glougloute autour d'une bergerie. Une bergerie, c'est-à-dire un entassement de pierres ménagé d'une ouverture unique; l'abri pour coucher, pas plus, car l'existence s'écoule à l'extérieur, ainsi que l'indique le rudimentaire porte-manteau, synthèse du mobilier, chargé de chapeaux, musettes, bidons. Quant au matériel (plats de métal, casseroles, etc...), il s'aligne sur un petit mur.

La population flâne, allongée ou assise près de la source, au pied de l'arbre unique qui l'ombrage.

Salutations, salamalecs, explications des bergers: la glace est rompue.

C'est le moment d'ouvrir les musettes et d'en extraire la bouteille de vin — breuvage sacré. Paraît le brocciu frais, tremblant dans le filet d'osier, et nos mâchoires entrent en travail, silencieusement, mues par l'appétit des estomacs affamés et des consciences tranquilles, car nous avons accompli, nos vélos et nous, une partie d'un trajet plus que problématique, soigneusement noté des altitudes, dont celles des cols de Saltu et de Cucavera, absentes des cartes. Nous sommes quasi en mission.

EDOUARD HERMENT.

Les Pêches maritimes en Corse

Le dernier Congrès national des pêches et industries maritimes, le X^e, qui s'est tenu en avril à Alger (le IX^e s'était tenu à Bordeaux en 1925 sous la présidence de M. Chaumet, ministre du Commerce et de l'Industrie), a eu un grand retentissement et a présenté un grand intérêt pour la Corse surtout. M. Clément Carabin, notre compatriote, professeur à l'Ecole nationale de navigation maritime d'Alger, conseiller technique maritime du gouverneur général de l'Algérie, y a présenté un mémoire dont il faut que nos compatriotes connaissent les grandes lignes.

La question de la pêche maritime en Corse y a été longuement étudiée.

On ne saurait trop répéter, dit M. Carabin, que la mer est un immense champ ouvert à l'exploitation et au travail. J'ajouterai même qu'elle est une école d'énergie pour les hommes qui osent l'affronter. Ne donna-t-elle pas à l'Etat les équipages de ses navires de guerre au cours de son merveilleux passé maritime?

Elle est, en outre, un réservoir alimentaire. D'après Armand Gautier et Konig, la viande de cheval et celle de bœuf contiennent 21 grammes de matières albuminoïdes; la viande de poulet gras et celle de canard en contiennent 17 grammes.

Ces chiffres sont éloquentes ; or, la chair des poissons est presque aussi nourrissante que celle des animaux domestiques ; la morue salée, le hareng salé fumé et la sardine à l'huile le sont davantage.

Non seulement les produits de la pêche constituent une nourriture agréable, mais encore ils ont leur emploi dans l'industrie.

Les déchets d'usines, de table, de marées, d'encan, de la fabrication des conserves, les poissons non comestibles, etc..., peuvent être mis en poudre et utilisés pour nourrir les bétails. On peut, de ces déchets, extraire des matières grasses, les utiliser pour la réparation des cuirs et des peaux et comme engrais.

Avec les vessies natatoires, on prépare de la colle ; les écailles et les opercules des œues servent à fabriquer des perles fausses ; enfin, les peaux de quelques squales sont recherchées pour la maroquinerie.

Pour donner à la pêche en mer l'essor qu'elle devrait avoir, il importe, ainsi que l'a dit M. le ministre Chaumet, que l'on fasse l'éducation du consommateur, c'est-à-dire qu'on lui fasse comprendre l'intérêt qu'il a de favoriser cette industrie en consommant du poisson qu'il peut se procurer à bien meilleur compte que la viande de boucherie.

Plus avisés, les Anglais consomment et, partant, capturent quatre fois plus de poissons que les Français. Cependant, nous devons reconnaître que nos ministres de la Marine font, tous, leurs efforts pour encourager la pêche maritime. Les congrès qui se tiennent tous les deux ans dans un de nos ports, de leur côté, ne sont pas sans avoir, sous ce rapport, une très grosse action.

Sur les côtes de la Manche, du golfe de Gascogne et de la Méditerranée, de grands progrès ont déjà été accomplis. L'outillage du pêcheur est plus perfectionné, et des navires à moteur, de plus en plus, tendent à remplacer les petits voiliers de pêche.

Mais il est un quartier maritime où, bien que les variétés de poissons soient très nombreuses, la pêche est, pour ainsi dire, restée à l'état primitif, et mieux encore, loin d'avoir progressé, depuis une trentaine d'années, elle n'a fait que décliner ; j'ai nommé : la Corse.



Une des causes principales de ce déclin, c'est le manque de bras. Autrefois, grâce aux pêcheurs italiens, des Napolitains pour la plupart, les marchés étaient bien approvisionnés de

poisson. Le traité de 1761, signé lors de la guerre de Sept ans, était toujours en vigueur. Il liait tous les souverains de la maison de Bourbon; Français, Italiens et Espagnols étaient groupés dans l'Union latine, union qui, de nos jours encore, aurait sa raison d'être si dans le monde latin, au lieu d'envier les possessions du voisin, on savait s'entendre et si on signait un nouveau *pacte de famille*.

En vertu du traité de 1761, lorsqu'après la guerre de 1859 l'Italie fonda son unité, ses nationaux, moyennant une faible redevance à la Caisse des Invalides de la Marine, pouvaient exercer leur métier dans nos eaux territoriales. En Algérie, le petit port de la Calle était pour eux un centre important. Ils y avaient fait bâtir, près de la plage, des petites villas entourées d'un jardin, villas aujourd'hui désertes et envahies par les sables de la mer, hélas!

Grâce à une subvention importante offerte par la reine de Naples, on avait créé un hôpital militaire où les pêcheurs italiens avaient le droit de se faire soigner.

Plus tard, pour faire pièce à la France, le ministre Crispi avait dénoncé le traité de commerce que nous avions signé avec l'Italie et fait entrer son pays dans la Triple Alliance. Par contre-coup, la loi du 1^{er} mars 1888 interdisait aux étrangers de pêcher dans nos eaux. Alors, en Corse, éponges et coraux restèrent au fond des abysses, langoustes et poissons furent moins abondants sur le marché et, partant, d'un prix plus élevé.

Les Italiens, cependant, n'en continuèrent pas moins de fréquenter les côtes de Corse, mais en contrebande et pour rapporter le poisson dans leur pays. M. de Moro-Giafferi, député de la Corse, l'année dernière, a interpellé à ce sujet le ministre de la Marine et lui a demandé de prendre des mesures énergiques pour que les traités fussent respectés, d'autant plus que les Italiens exterminaient les poissons en se servant de filets prohibés et, le cas échéant, n'hésitaient pas à expulser nos propres pêcheurs lorsqu'ils les rencontraient en mer, les menaçant même de leur faire un mauvais parti s'ils n'obéissaient pas à leurs injonctions.

Les bras manquent en Corse; il conviendrait donc d'y suppléer par un moyen quelconque; en outre, il serait profitable de revenir à la pêche du corail et des éponges; les éponges fines surtout sont d'un prix très rémunérateur. Il m'est arrivé d'en ramener avec les hameçons de ma palangrotte d'aussi fines que celles dites éponges de Venise.

Le poisson de Corse est très savoureux et d'excellente qualité, sans doute à cause de la nourriture qu'il rencontre à la

surface de la mer : *planckton* et *neckton*, ou dans les profondeurs des abysses : *benthos*.

C'est principalement près des pointes et des caps qu'il est le meilleur et le plus abondant ; par exemple, à l'extrême pointe du Cap Corse, à Calvi, Saint-Florent, Ajaccio, Bonifacio, Portu Vecchiu. A Bastia, il n'est abondant qu'au large de l'étang de Biguglia.

On admet que la plate-forme continentale d'une région peut avoir jusqu'à 200 mètres de profondeur et que les fonds sous-marins correspondent aux sommets rapprochés de la mer. Sur la côte orientale, la plate-forme continentale est longue de plusieurs kilomètres, mais aux sommets élevés de la côte occidentale correspond une plate-forme de faible étendue. Là, les fonds de corallines et les prairies de posidonies sont peu esquissées et on arrive presque immédiatement aux boues abyssales.

Dans le golfe de Portu, on rencontre des fonds de 700 mètres ; au large du cap Rossu, ils atteignent 2.700 mètres ; dans le golfe d'Ajaccio, ils sont de 500 mètres. A l'entrée du golfe de Saint-Florent, la côte est taillée à pic et, par conséquent, la plate-forme continentale peu étendue.

D'après M. Tito de Caraffa (1), sur la côte orientale, au Sud de Bastia, on longe une plage sablonneuse s'étendant jusqu'aux environs de Portu Vecchiu. Ces fonds sablonneux sont très rapprochés du rivage ; à 7 ou 8 mètres de fond, alternant souvent avec des carrières de sable, on voit des prairies de posidonies. En avançant au large, par 40 brasses environ, les fonds sont composés de vases, de sables et de rochers à coraux. Les régions sous-marines de la côte du Cap Corse présentent sensiblement la même configuration et la même flore que celle du Sud de Bastia, mais la côte tombe plus à pic et les profondeurs s'accusent plus rapprochées de la terre.

Voici la nomenclature de la plupart des poissons qui vivent dans les eaux corses. Ces noms sont, en grande partie, empruntés au très intéressant livre de M. Tito de Caraffa.

Les espèces que l'on rencontre en Corse sont, en commençant par les Sélaciens : la grande roussette, la petite roussette, l'émissole vulgaire, le requin marteau, l'aiguillat, le squatine ou ange de mer, la torpille marbrée, la raie mosaïque et d'autres espèces de raies telles que la raie batis, à long bec, à miroir, à quatre taches, chardon, bouclée, étoilée, ponctuée ; raie

(1) Tito de Caraffa, *Essai sur les poissons des côtes de la Corse*. Librairie Ollagnier, Bastia, 1902.

aigle, raie pastenague, hippocampe pointillé, siphonostome, nérophis annelé, uranoscopérat; les vives: petite vive, vive araignée, à tête rayonnée, vive commune ou dragon; les blennies: la blennie (*blennius montagui*), paon, blennius gattorugine, tentaculaire, blennius palmicornis, papillon, cline argenté; la baudroie; les gobies: gobie ensanglanté, céphalote, noir, paganel, buhotte; les rougets: rouget barbet, surmulet, mulle brun; dactyloptère ou poisson volant, grondin rouge, triple cerclé, triple lyre, cavillone, milan, scorpène truie, scorpène brune, rascasse; bar ou loup, loup ponctué (*labrax punctatus*), barbier, malarmat; les serrans: serran écriture, cabrille, tambour; ombrine commune, corbeau noir; maquereau commun, scombres colias, mérrou brun, apogon commun, bize, thon commun, pélamane sarde, naucrate (pilote), liche graycos, sérieole, dorée, calfat; régalec; les sargues: sparailon, sargue de Rondelet, vulgaire, bogue commun, saupe, oblade, pagel à museau court, bogue ravel, pageau commun, pageau marbré, pagre ordinaire, pagre charax, orphe, daurade, chrysophrys, crassirostris, canthère gris, cantharus orbicularis, dente ordinaire; mendole commune, mendole d'Osbeck, mendole juscle, picarel ordinaire, jaret, picarel martin pêcheur, picarel chrysèle; les labres: labre merle, labrus lineolatus, tourd, vert, varié, crénilabre ocellé, tigré, melops, paon, crenilabrus ch'orosochrus, méditerranéen, à queue noire, bleu; sublet groin, girelle commune, girelle de Jeoffroy, rason, castagneau; mullet céphale, mullet doré, mullet capiton, mullet à grosses lèvres; athérine joel, athérine Sauclet; donzelle commune, donzelle ophidium Vassali, dite cipolla; gade capelan; merlan vulgaire, merlan poutassou, phycis méditerranéen ou mustella, motelle brune; sole commune, sole hispide, pleuronectes conspersus, lothus podus ou rombu, lepadogaster Brownii; anchois vulgaire, sardine, alose; orphie aiguille, belone imperialis, exocet volant, exocetus spilopus; saurus fasciatus; congre commun, murène hélène, anguille vulgaire; ophisure serpent.

Les anguilles fourmillent en Corse; à Bastia, on en pêche des quantités considérables, et aux approches de la Noël, on en exporte de pleins paniers à Naples. Il existe trois espèces d'anguilles: Verniaux, à museau large (pimperneaux), plat bec. L'ophisure serpent est une anguille qui vit exclusivement dans la mer; sa longueur varie de 1 mètre à 2 m. 20. Il est assez commun dans la Méditerranée, mais rare en Corse.

L'anguille est un curieux poisson. Pendant longtemps, on a ignoré ses mœurs; celles qu'on recueillait dans les rivières ne présentaient pas traces de sexes. Ce n'est que depuis peu que l'histoire naturelle de ce poisson est connue. A l'automne, quelques anguilles subissent certaines modifications: leurs

yeux grossissent et sortent dehors, elles revêtent une parure de noces et gagnent la mer. Là, souvent après avoir parcouru de grandes distances, elles déposent leurs œufs dans les grands fonds. Quelques naturalistes vont jusqu'à affirmer qu'elles vont frayer dans la mer des Sargasses. Les larves diaphanes des anguilles sont connues depuis longtemps en Italie, où elles constituent un mets très délicat; on les nomme *cieche*.

Le thon, depuis plusieurs années, se fait rare en Corse. On ne connaît pas complètement sa manière de vivre. On a prétendu qu'il vivait dans la partie nord de l'Océan Atlantique et ne pénétrait dans la Méditerranée qu'au printemps pour s'en aller en automne. Mais des études faites par des savants italiens, il semble résulter que ces poissons pélagiques, fuyant la saison froide, vont se réfugier dans les grands fonds, où la température ne descend pas au-dessous de 4 degrés (2).

On pêche également de grandes quantités de poissons dans les grands étangs de la côte orientale : Biguglia, Diana, Urbinu, Palo, Gradugine.

L'étang de Biguglia, le plus important de tous, s'ouvre sur la mer, à 3 kilomètres au Sud de Bastia; il a une longueur de 15 kilomètres et une superficie de 1.500 hectares. Il est alimenté à la fois par les eaux de la mer et celles de petites rivières : Bevincu, Rassagni, Pietre Turquine. A marée haute, la mer pénètre dans l'étang; à marée basse, c'est le contraire qui a lieu: l'eau de l'étang pénètre dans la mer. Ces mouvements, qui se produisent régulièrement deux fois par jour, sont rendus apparents par les poissons qui marchent toujours contre le courant.

L'étang est vaseux et peu profond. La profondeur varie de quelques centimètres à 1 m. 40.

On y rencontre les espèces de mullets dont j'ai indiqué les noms plus haut; les loups : *lupus labrax* et *lupus punctatus*; les trois variétés d'anguilles; la sole vulgaire et quelques sparreaux. La pêche au mullet se pratique, l'été, à la *sautade*; l'hiver, à la *réclare*. On prend les loups et les anguilles dans les *pantannes*. Enfin tous les poissons de l'étang, sauf les anguilles, sont capturés dans les *bordigues*. Ces dernières pénètrent bien dans les pièges, mais elles parviennent à s'échapper en glissant entre les roseaux des clayonnages. Le mullet céphale (*mazzerdu*) est un gros poisson: il peut atteindre 0 m. 50

(2) Au début du mois de mai dernier, une barque captura dans le golfe de Saint-Florent six thons pesant de 30 à 35 kilos chacun.

de long et peser 6 kilos. Il fraie en août. On extrait ses ovaires remplis d'œufs, on les saupoudre de sel, on les comprime, puis on les fait sécher au soleil. Ainsi préparés, ils sont un mets très recherché, mais d'un prix élevé : 50 francs le kilo.

Le loup est un des poissons les plus appréciés de Corse. Il est très vorace, mais rusé, et ne se laisse prendre à la ligne morte que par des pêcheurs habiles.

On trouve des coques en grande quantité dans l'étang de Biguglia. Ces coquillages (*calcinelli*) sont souvent la nourriture des pauvres ; on les emploie aussi pour amorcer les hameçons de la *palangrotte*.

L'étang de Diana est situé à l'embouchure nord du Tavignanu. Il servait de port, dit-on, à la ville romaine d'Aleria. Les Romains l'avaient consacré à la déesse de la chasse, d'où son nom.

Comme celui de Biguglia, l'étang de Diana est en communication avec la mer, mais son embouchure s'ensable peu à peu, et la communication, de jour en jour, devient plus difficile.

La profondeur varie de 0 m. 30 à 18 mètres. Le fond présente des aspects différents : à côté de rochers et de plages de sable, on y voit de la vase où sont enracinés des roseaux.

Quoique d'un rapport beaucoup moins grand que celui de l'étang de Biguglia, il est beaucoup plus riche que lui en variétés de poissons. On y voit aussi des huîtres pied de cheval.

La pêche a lieu, à l'étang de Diana, principalement en automne et au printemps. En hiver, le poisson se retire dans les profondeurs de la mer.

A côté des poissons, il faut citer les crustacés et les mollusques marins : langoustes, crabes, poulpes, calmars, calmarets, seiches. Il existe très peu de homards ; on les pêche principalement à Calvi.

Les langoustes abondent un peu partout : Centuri, Calvi, Ajaccio, Saint-Florent, Portu Vecchiu.

A Bastia, il m'est arrivé d'en prendre à la ligne dans le port même, et cela n'est pas surprenant, car la larve de ce crustacé, nommée *Phyllosome*, a la forme d'une feuille blanche et se déplace plus facilement que la bête qui a terminé son évolution.

Les langoustes, là-bas, sont beaucoup plus appréciées que les homards. A Calvi, les habitants utilisent les formidables pinces de ces derniers pour en faire des porte-cigares.

Le crabe tourteau, si commun sur les côtes de la Manche,

n'existe pas en Corse, mais on y voit les araignées de mer ou crabes maïa, des crabes communs, des crabes velours. Les araignées de mer de Centuri sont particulièrement appréciées des gourmets corses.

Je n'ai vu dans l'île ni crevettes grises, ni crevettes roses, mais simplement des *mysis* qui se distinguent des premières par leur grande transparence; on ne les emploie d'ailleurs que comme amorces pour la pêche.

Les coquillages comestibles n'y fourmillent guère; on n'y voit que des patelles, des bigorneaux et des coques. Le *murex brandaris* et le *murex truncatus* sont charriés en grand nombre sur les plages par les vagues. Ces mollusques à coquille étaient fort en vogue chez les Phéniciens qui en extrayaient la pourpre; la pourpre de Tyr était la plus estimée. De Tripoli à Jaffa et même plus loin, on voit d'énormes dépôts de murex sur l'emplacement des anciennes fabriques phéniciennes.

Le poulpe, la seiche, le calmar, la sépiole sont répandus partout en Corse. Ces mollusques, sauf le poulpe, constituent une nourriture agréable; on les utilise encore comme amorces pour la pêche. Le poulpe lui-même, bien battu pour ramollir les tissus, est un mets qui n'est pas à dédaigner. Les pêcheurs de Bastia, d'ailleurs, savent le rendre comestible.

Un autre petit poulpe, l'élédon musqué, dégage une odeur de musc fort désagréable qui le fait écarter de la table. L'ambre gris, a-t-on affirmé, proviendrait des déjections des cachalots qui se nourrissent de ces mollusques.

Je citerai deux autres mollusques à coquille: le *buccin* et le *jambonneau* ou *pinne noble*.

Le *buccin* n'a plus qu'un intérêt historique: les montagnards corses se servaient de cet énorme coquillage comme d'une trompette guerrière; ils l'appelaient *colombu*.

Les *jambonneaux* sont d'immenses coquillages qui habitent sur les rochers sous-marins de Bonifacio. Ils atteignent 0 m. 50 et même 1 mètre de long. Ils se tiennent verticalement au sol, fixés grâce au byssus qui se trouve à l'extrémité de la coquille. Ce byssus, en Corse, est employé en médecine populaire pour combattre les otites; dans divers pays, on en prépare des tissus soyeux; les Siciliens et les Calabrais en font des bas et des gants. L'analyse chimique a démontré que les filaments soyeux et jaunes sont très riches en iode.

La partie charnue du mollusque n'est pas comestible parce que trop dure, mais la nacre intérieure de la coquille est assez mince; elle est utilisée dans l'industrie.

On constate assez souvent la présence de très belles perles roses dans le pied du jambonneau; malheureusement, elles

s'altèrent très rapidement, ce qui leur enlève toute leur valeur.

La coquille du jambonneau est conservée comme objet d'ornement. Elle est d'un très bel effet lorsqu'on a soin de la peindre intérieurement.

Le plus redoutable ennemi de ce mollusque est le poulpe, qui introduit sournoisement ses redoutables tentacules entre les deux valves de l'animal, l'empêche ainsi de les rabattre l'une sur l'autre et dévore la partie charnue de sa victime.

Pour terminer la nomenclature des animaux utiles qui vivent dans les mers de Corse, je citerai encore un échinoderme, l'oursin, et un chélonien, la tortue de mer.

Les oursins sont très communs sur les côtes de Corse. Dans leur existence pélasgique, les larves d'oursins à vitellus évolutif, grâce à des cils vibratiles, se meuvent au sein des eaux, puis, leur évolution terminée, perdent leurs cils et se fixent dans les trous des rochers qu'ils creusent avec leurs cinq dents. Les oursins constituent un aliment agréable et sain qui contient une forte proportion de phosphore. Ceux de l'Île-Rousse sont particulièrement appréciés.

La grande tortue de mer est assez commune dans le golfe de Bastia où elle se prend dans les filets des pêcheurs. Mais pendant la saison chaude, lorsque la mer est calme, elle vient sommeiller à fleur d'eau. Alors on peut l'approcher et la capturer, à condition d'éviter ses morsures, car le bec de ce chélonien est très puissant. En voulant prendre une tortue de mer, je la retournai sur le dos, pendant que le pêcheur qui m'accompagnait lui donnait des coups de rame sur la tête, mais la bête, d'un coup de son bec, coupa la rame en deux.

La carapace de la tortue est employée comme ornement; sa chair est comestible.

(*A suivre.*)

CL. CARABIN.

LE RELÈVEMENT DE LA CORSE



Une interview de M. Caïtucoli



Une rencontre heureuse et inattendue avec M. le député Caïtucoli nous a permis de lui demander son sentiment sur la question si importante dont le Conseil général s'occupa récemment : celle de la fourniture des prestations en nature pour l'accélération du progrès économique en Corse.

Nul ne peut contester l'ardeur que ce représentant insulaire trouve en lui pour défendre ses opinions, et dans son plaidoyer, il ne se paie pas de mots, mais argumente avec des faits.

« La Corse, nous a-t-il dit, souffre d'un retard économique imputable aux erreurs des régimes qui ont gouverné la France. La Convention, le Directoire, le Consulat même, malgré ses bonnes intentions, ont paralysé le développement de la Corse avec leurs mesures administratives. Miot a cru le faciliter par une diminution d'impôts. Il n'a fait que cacher leur malaise aux Corses et réduire les revenus qu'aurait pu rapporter à la France un département prospère. La Restauration de 1815 a délibérément refusé de voir ce malaise. Louis-Philippe I^{er}, Napoléon III l'ont vu, mais n'ont fait qu'amorcer la guérison. La Troisième République, M. Clémenceau, ont bien indiqué le traitement à appliquer, mais sans passer aux actes. Il est temps enfin de donner satisfaction aux doléances d'une population qui se signale par son patriotisme et par son ardent désir de travail, à un moment où l'Italie jette un regard de convoitise sur *l'isola dolente*. Voilà pourquoi j'ai dressé un programme complet des travaux à effectuer au moyen des prestations allemandes. Les 5 ou 600 millions que nous voulons demander au Parlement, avec le consentement de M. le Président du Conseil, sont destinés à permettre l'exécution des promesses qu'implicitement la France a faites en 1768, lors de l'acquisition de notre petite patrie. Sans doute le département sera appelé à fournir sa quote-part. Elle ne s'élèverait pas à plus de 69 millions, et c'est pour y faire face que nous avons demandé et obtenu le relèvement de la subvention cinquantenaire, portée de 500.000 à 2.500.000 francs pendant trente-six ans. Les deux millions supplémentaires constituent une somme de 72 millions que nous offrirons à l'Etat pour payer les dépenses qui nous incomberaient. Et si les communes peuvent être appelées, avec les Chambres de commerce, à joindre leurs efforts financiers, d'ailleurs bien modestes, à ceux du département et de l'Etat, ne voit-on pas qu'ils en seraient récompensés au centuple par l'accroissement de la richesse insulaire et le relèvement de la valeur du centime additionnel ?

« Pour ma part, je persiste, avec une obstination qui est dans mon caractère, à réclamer l'adoption de mon projet, et j'espère convaincre mes adversaires eux-mêmes quand je lui aurai apporté quelques amendements. Les Corses pourraient voir leur sol complètement mis en valeur s'ils saisissaient cette occasion, à mes yeux unique. Mais si, par leur inertie ou leur hostilité, ils refusaient le don que l'Etat veut leur faire, ils risqueraient d'attendre peut-être encore un siècle le progrès dont ils rêvent. »

Ces déclarations d'un homme qui connaît admirablement son pays et qui répète avec force : « Je veux aider dans la mesure de mes moyens au bonheur de mes compatriotes » méritent que tous les Corses y réfléchissent bien. Pour me servir d'une expression banale mais juste : l'île paraît être à un des tournants de son histoire. Qu'en sortira-t-il ? Nous souhaitons dans cette Revue à M. Cañtucoli d'être compris par tous et, après l'examen légitime et réfléchi de son projet, d'obtenir le succès que, par amour de la Corse, nous voudrions qu'il mérite. Le dicton populaire prétend qu'il faut saisir l'occasion à son unique cheveu. Si c'est là l'occasion, mes chers compatriotes, de grâce ne la laissons pas échapper, toute question politique étant mise de côté.



BIBLIOGRAPHIE

Primavera Corsa, de SANTU CASANOVA. — Presque simultanément ont paru, en février, le premier volume des œuvres de Santu Casanova, éditées par souscription publique, et le numéro spécial du *Fucone* (1) consacré à « Ziu Santu ».

Il faut apprécier hautement la générosité des centaines de souscripteurs dont l'obole a permis cette édition pour ainsi dire nationale et souligner l'activité de la *Salvator Viale* qui a préparé cet hommage au doyen des lettres corse. Dans ce fascicule de l'intéressante revue bastiaise, parents et amis d'enfance, admirateurs corses ou continentaux du poète ont dit leurs sentiments à l'égard de l'homme et de l'œuvre, décrit en prose et en vers le cadre où se déroula la jeunesse de Casanova, évoqué des souvenirs, exprimé leur sympathie ou leur affection. Ces sentiments sont ceux de tous les Corses qui liront le volume récemment édité.

Primavera Corsa (2) est un choix de pièces en prose — où se mêlent quelques vers — parues dans la *Tramuntana* ou dans d'autres journaux corses. En attendant les *Tramuntane* — qui seront sans doute des écrits polémiques et satiriques — et les *Poesie*, examinons cette *Primavera* élégamment éditée par la maison Cordier, de Bastia. La première remarque à faire, c'est que tous ces écrits — une quarantaine — composés à des époques très différentes, avec un écart maximum de trente ans, semblent contemporains, qu'ils soient de 1896 ou de 1927. Certes, pour le fond, on peut noter quelques différences : la politique préoccupe moins le « Monacu » d'après-guerre que le directeur de la *Tramuntana*; l'écrivain voit les choses en général, et celle-là en particulier, avec plus de sérénité, avec cette saine sagesse que donnent les années et les leçons de l'expérience. Mais pour ce qui est de la langue et du style, c'est toujours la même richesse de vocabulaire, la même fraîcheur d'inspiration et d'images, la même jeunesse diffuse dans la vivacité harmonieuse des phrases. Et le titre du volume est tout à fait bien choisi : notre poète est comme ces arbres qui connaîtront la mort mais ne connaissent pas la vieillesse et dont les fleurs sont toujours aussi belles et les fruits aussi savoureux ; il est comme ces coins enchanteurs de notre île, comme certaines de nos plages abritées et tièdes, où le printemps semble vraiment perpétuel, tant la terre y est sans cesse parée de quelque ornement, tandis que le ciel n'y est jamais nuageux pendant une journée entière.

Dans ce volume printanier, nous trouvons tous les aspects du talent de l'écrivain, tous les genres de prose : narrative, descriptive, humoristique, émue, politique, oratoire même : voyez la magnifique allocution prononcée en 1925 à Ponte Novu. Et cela prouve deux

(1) Bulletin de la *Salvator Viale*, n° 2, 20 février 1927. Bastia, Piaggi. Prix : 3 francs. Petit in-8° de 104 pages avec 2 photographies de Santu Casanova.

(2) Imprimerie Cordier, Bastia, in-12 de 237 pages, sous couverture élégante. Prix : 12 francs.

choses : d'abord, que « Ziu Santu » ne s'est pas enfermé dans un genre, mais qu'il les a cultivés tous avec un succès égal, et ensuite — et il y a quelques années déjà que nous essayons de le démontrer aux incrédules de moins en moins nombreux — que la langue corse est capable de traiter tous les sujets. Vous qui avez surtout goûté les articles d'actualité de la *Tramuntana*, relisez dans ce volume les pages consacrées au voyage du tsar en France, à celui de M. Loubet en Angleterre, à l'héroïsme des Boërs, à la catastrophe du « Liban », à la mort d'Emmanuel Arène, à l'assassinat du roi Humbert, à la mort de Léon XIII, et vous reconnaîtrez en Santu Casanova le créateur du journalisme dialectal corse, en même temps que vous devrez avouer qu'une langue capable de s'adapter aux exigences des événements les plus variés, à la vivacité et à l'élégance dont un article de journal tire sa principale valeur, est une langue complète, qui a la fermeté du métal quand il le faut, mais qui devient souple et malléable — et riche d'étincelles légères — quand elle a été soumise au feu du génie littéraire. Vous qui aimez particulièrement les récits spirituels ou plaisants et qui croyez à tort que notre langue n'est faite que pour les héritiers de Grossu-Minutu, voici, pour vous satisfaire, les pages intitulées *I morti cu i morti*, *A u fucone* et surtout la *Storia d'un brocciu e d'un furmagliu*. Mais relisez après cela les deux écrits consacrés à la commémoration des morts, les réflexions suggérées par les vœux traditionnels du premier janvier ou par les cérémonies de la semaine sainte et admirez avec quelle aisance le ton s'élève aux plus hautes méditations religieuses ou philosophiques, la facilité avec laquelle, sans aucun effort, la langue s'adapte à son nouveau rôle, se met, sans se guinder, au niveau des plus graves pensées...

Mais les pages qui plairont au plus grand nombre de lecteurs, qui feront vibrer le plus de cœurs et qui, j'en suis sûr, feront verser quelques larmes de nostalgie aux Corses lointains, sont celles qui renferment l'élément le plus caractéristique et le plus pur du talent de Santu Casanova prosateur : ce sont les écrits narratifs ou descriptifs, ou les deux à la fois, évocateurs des paysages parmi lesquels l'écrivain a passé sa jeunesse, des usages d'autrefois, dont la disparition lente mais incessante nous afflige, des types de célébrités locales, grotesques ou plaisantes, dont nous trouvons par-ci par-là des portraits pleins de verve incisive. Et dans ce genre, avec les *Ricordi di Zitillina* et l'*Urticellu*, tout serait à citer plus ou moins, car partout Ziu Santu glisse avec plaisir une notation de paysage ou un souvenir.

Comme on sent qu'il a toujours observé avec tendresse les variations infinies de la nature au cours des saisons, selon les diverses heures de la journée ou les régions de l'île ! Comme il s'est laissé griser par tous les parfums de notre printemps merveilleux, en reconnaissant dans l'arome complexe et tiède du maquis la part de chaque plante, de la plus délicate fleur ! Comme il a saisi, avec la finesse d'un Jules Renard, les faits et gestes des bêtes domestiques et des insectes vagabonds, les attitudes des « bœufs qui dorment dans le sable chaud du Liamone », les mouvements des chardonnerets « qui becquètent les orties fleuries », des papillons « voletant dans la menthe sauvage », des lézards « qui boivent le soleil », des abeilles « qui murmurent dans les romarins ». Les plantes participent à la vie immense de la nature, et le poète les voit, animées, humanisées presque. C'est un trésor d'observation précise et poétique

que cette suite de tableaux, tantôt peints en présence de la nature, tantôt reconstitués par une triple mémoire, visuelle, auditive et olfactive incomparable : voici l'aubépine « chargée de mousseline brodée », les ormes « vêtus de neuf sur les rives, qui jettent dans le fleuve leurs dentelles de soie, et celles-ci s'en vont tout doucement au fil de l'eau » ; un grenadier lui apparaît « chargé de fleurs flamboyantes et de grenades mûres, la bouche ouverte pleine de dents rouges » ; à l'embouchure d'un fleuve, « les tiges de maïs, chargées d'épis barbus, se mirant dans l'eau, semblent autant de capucins en prière » ; « les calices de damas des cyclamens apparaissent sous les châtaigniers, entre les feuilles d'or et les violettes qui se montrent timidement comme les enfants dans les maisons étrangères ». Le printemps est personnifié, divinisé : « Chants d'oiseaux, bèlements d'agneaux et braiments d'ânes saluent l'heureux Avril qui, semblable à un monarque, se promène en souliers de soie, manteau vert et chapeau fleuri. Tous les arbres s'inclinent quand il passe sur son lit souple, tissé par les fées avec la plus fine dentelle des champs. »

En reconstituant dans le *Fucone* les années d'enfance et de jeunesse de Santu Casanova, j'ai dit quelle impression profonde avait faite sur son esprit la nature de la province de Vicu, quelles traces nombreuses et intéressantes ces paysages doux ou sauvages avaient laissées dans ses œuvres. Mais l'écrivain sait très bien, même quand il ne s'agit pas de sa région natale, saisir d'un coup d'œil et fixer d'un trait une particularité du paysage, un caractère spécial des habitants : voyez par exemple les *Ultime lettere di un vagabondu* à la fin du volume. L'auteur, errant d'un bout à l'autre de la Corse, de Venacu au Fiumorbu, de Ghisoni à Aleria, des monts du Coscione au Cap Corse, parle, à chacune de ses haltes, des lieux et des gens comme s'il avait toujours vécu au milieu d'eux.

Car une des qualités essentielles de Santu Casanova, une de celles qui ont le plus contribué à son succès, est ce caractère non pas local mais corse — dans le sens le plus large du mot — de ses œuvres. Quelle que soit la région à laquelle appartiennent ses lecteurs, ceux-ci reconnaissent en « ziu Santu » un compatriote, je dirais presque un concitoyen. Cela tient à sa connaissance parfaite de tous les coins de l'île, de leurs moindres traditions, de leurs dictons locaux ; cela tient aussi aux déplacements nombreux qui mirent l'écrivain en contact avec une grande quantité de Corses ; mais cela tient surtout peut-être à sa langue. Est-il nécessaire d'en faire connaître la valeur à des Corses qui l'apprécient depuis plus de trente ans et qui, de Bastia à Sartène, n'ont jamais éprouvé la moindre difficulté à la comprendre, ce qui démontre qu'elle est, comme ses œuvres, l'expression pour ainsi dire totale de l'île et la synthèse de tout notre trésor linguistique ? Je ne reviendrai pas sur la question tant de fois débattue de l'unification des parlers corses. Si nous considérons le succès des écrits de Santu Casanova, nous pouvons dire que cette unification est par lui réalisée depuis longtemps déjà.

Ce que l'auteur de *Primavera Corsa* a fait pour notre langue, il le rappelle lui-même au début du volume, en des lignes émues et poétiques, écrites naguère pour le bulletin de *A lingua corsa* et dont je traduis le passage essentiel : « Tous les Corses savent que notre plume ne s'est jamais lassée de rappeler aux fils le passé glorieux de leurs pères. En vers comme en prose, particulièrement par le moyen de la *Tramuntana*, nous avons produit, en Corse et hors de

Corse, un mouvement patriotique et un retour salulaire à l'antique langue. Que de fois, au cours de notre longue carrière d'écrivain, nous avons peint les beautés de notre pays, les fleurs de nos vallées, les sources de nos montagnes, les douceurs de notre climat, la pureté de notre ciel, les coutumes de nos paysans, la tendre poésie des voceri, l'imprécation solennelle de la vendetta, la pieuse mélodie des cloches, l'hospitalité traditionnelle de nos foyers et le sacrifice des héros corses qui s'immolèrent généreusement sur l'autel de la Patrie. »

Tout cela se trouve dans *Primavera Corsa* qui constitue dès à présent un des volumes les plus précieux de notre littérature insulaire. Il permettra — avec les deux autres à paraître — non pas de donner à Santu Casanova la place qui lui revient : la première, car il l'occupe depuis longtemps, mais de se rendre mieux compte, dans tous les genres, de la richesse et de la valeur incomparable de sa production, jusqu'ici dispersée au souffle de la *Tramuntana*. Aussi, ce que j'ai voulu faire, ce n'est pas une étude d'ensemble sur l'œuvre du plus grand de nos félibres, qui viendra à son heure, mais une invitation à lire ces pages dont aucune n'est indifférente, dont chacune a un charme particulier, qu'on ne peut exprimer ni plus simplement ni plus fortement que par ces mots de la Préface que je répète après expérience à ceux qui, comme moi, exilés, puiseront dans ce volume un réconfort à leur nostalgie : *Lighjte ste pagine chi vi ramintaranu cu dulchezza a Corsica amata*. — Paul ARRIGHI.

Un roman sur le roi Théodore. — Un récent roman de M. RENÉ DE WECK, *Le roi Théodore*, a déjà fait l'objet, en 1926, d'abord dans cette Revue même (n° 40), puis dans l'*Echo touristique de la Corse* (n° 3), de deux comptes rendus en quelques lignes qui, soucieux de l'actualité et allant au plus pressé, ont signalé au public l'apparition d'un nouveau volume susceptible de l'intéresser.

Ce n'est pas le premier écrit sur la matière. Déjà en 1838 avait paru *Claire Catalanzi*, ou *La Corse en 1736*, du marquis de Pastoret (où, sans être le héros principal, Théodore de Neuhoï jouait un rôle de premier plan), œuvre remarquable, quoique bien oubliée aujourd'hui, et d'autant plus méritoire que cette Corse du passé était alors moins connue et que l'important et définitif ouvrage de l'abbé Le Glay, chanoine de Monaco, n'était pas encore là pour guider ses successeurs et documenter ceux que ce sujet tenterait.

Le moment est venu de présenter ici une analyse plus importante de ce second *Roi Théodore*, moins sérieux que l'ouvrage de même nom du chanoine, mais aussi plus amusant, une analyse, disons-nous, ou plutôt un abrégé, ne dispensant pas de lire cet aimable volume, mais au contraire y incitant le lecteur en lui en donnant un avant-goût et en lui en soulignant l'agrément, l'intérêt croissant, le souci de couleur locale, l'originalité de nombreux détails et même les légers défauts.

À côté des personnages historiques obligatoires, on en trouve que la fantaisie de l'auteur a créés de toutes pièces, car l'éternel féminin ne pouvait être oublié et il était indispensable qu'il y fût représenté, mais moins largement peut-être. À notre avis, c'est le point faible, mais nous n'insistons pas. Un reproche plus sérieux à l'auteur, c'est qu'en ne s'abstenant pas d'un certain réalisme, il a risqué d'effaroucher des âmes virginales et de se priver ainsi bénévolement de la clientèle d'une élite féminine.

Abordons maintenant les treize chapitres du roman (douze et l'épilogue). Leur ossature est empruntée au livre du chanoine précité; des phrases entières et presque des pages sont communes aux deux livres, mais loyalement M. de Weck ne s'est pas caché de ces emprunts et sa franchise ne peut qu'être sympathique.

I. *Gênes, septembre 1733.* — C'est en septembre 1733, à Gênes, que débute l'action. On assiste successivement à deux entrevues qui mettent en scène les trois principaux personnages. D'abord dans une méchante auberge, c'est l'entretien du noble lord Stonehaven (qui n'est autre que le futur roi Théodore) avec un humble moine mendiant Angelo qui, par la suite, sous son véritable nom de Rufino, jouera un rôle important et même décisif.

La conversation de ces deux hommes, de mine si différente, nous initie aux projets ambitieux du premier et aussi à l'existence d'une riche jeune fille de vingt-deux ans, Vannina d'Ornano, descendante, dit-on, du premier maréchal de ce nom (Alphonse) et aussi de l'épouse infortunée du farouche Sampiero.

Le frère lai Angelo est l'agent dévoué de Vannina, car sous son existence luxueuse et mondaine de grande dame, nièce du cardinal du même nom, elle cache une âme ardente de patriote corse et une coopération active à la révolte que son immense fortune lui permet de soutenir secrètement.

C'est ensuite, dans la même journée, une autre conversation entre M^{lle} d'Ornano, dans son magnifique palais de la Strada Nuova, et le héros du roman, le faux Anglais. La situation politique, l'insurrection de l'île, ses chances de succès, en font d'abord les frais, puis interviennent les propos galants de l'étranger. Amoureux de la belle Corse et confiant dans son propre destin, il se fait fort de mettre une couronne sur ce front. « Il m'importe peu d'être reine, répond-elle, sauvez la Corse d'abord, nous verrons ensuite. »

II. *Aleria, mars 1736.* — Deux ans et demi ont passé. Voici l'arrivée pompeuse de Théodore à bord d'un bâtiment anglais; son débarquement sur la plage d'Aleria, le 13 mars 1736; sa première entrevue avec les chefs insulaires : Giafferi, Hyacinthe Paoli, Costa. Discours, échange de compliments; la noble prestance de l'étranger, ses manières affables, la suite qui l'accompagne, font impression sur les indigènes qui lui font un joyeux cortège jusqu'à la ville où le nouveau souverain (car déjà on crie *Vive le roi !*) passera sa première nuit.

Vient ensuite la description d'un repas pantagruélique dont nous passons les détails qui occupent plusieurs pages. A cet endroit du roman, d'un intérêt agréable, mais par trop gastronomique, nous avouons préférer le chapitre correspondant de *Claire Catalani*.

Le marquis de Pastoret, littérateur doublé d'un historien distingué et même d'un homme politique (il fut sénateur du second Empire), a su en effet placer dans la bouche des mêmes personnages (on y retrouve en plus le chanoine Oriconi) des phrases plus en rapport avec leur mentalité et avec le souvenir que la postérité a gardé d'eux.

III. *Entre Aleria et Cervione.* — Après le premier sommeil « dormi » sur le sol corse (pour parler comme au grand siècle), après un petit lever, certes plus modeste que ceux de Louis XIV à Versailles, puisque les principaux de la nation qui y assistent sont à peine dix, Neuhof reste seul avec le chanoine Albertini dans lequel il a le plaisir de découvrir un frère Rose-Croix.

Ici une conversation peu accessible aux profanes. N'étant pas des initiés à la kabbale, nous ne nous arrêtons pas aux paroles échangées, aux prédictions de soudaine élévation, au brillant horoscope qui va se réaliser. Constatons seulement l'habileté de l'écrivain à reconstituer l'entretien de deux occultistes et à créer l'ambiance.

Après quarante-huit heures consacrées au débarquement des armes, munitions, etc., Théodore et ses partisans marchent sur Cervione. Halte et nuit passée dans une hutte de berger; rêves de grandeur, de double conquête (un royaume et Vannina). L'aventurier revit son passé agité, où il connut des alternatives de prospérité et de misère.

IV. *Les débuts d'un règne.* — Le lendemain, arrivée à Cervione; installation provisoire du futur roi (il n'est pas encore sacré) dans le palais épiscopal vide de l'évêque génois. Pendant ce temps, débarquement de l'artillerie; un enfant, grimpé sur un affût, cause, par ses gamineries, un incident qui, gros de conséquences, occasionne un début d'émeute. Déjà la nouvelle autorité a risqué d'être bafouée.

Après l'apaisement des esprits, grâce à l'attitude énergique de Neuhoï, celui-ci, avec le concours de Giafferi, de Paoli et de Costa, procède rapidement à l'organisation d'une solide petite armée que les contingents d'Arrighi et de Fabiani vont incessamment renforcer.

Faut-il commencer sans délai les opérations contre les Génois et songer, seulement après les premiers succès, aux fêtes du couronnement? Cela permettrait l'arrivée, tant espérée, de Vannina qui viendrait recevoir l'anneau nuptial et en même temps partager le trône de Théodore I^{er}. Mais sa réponse dilatoire et l'impatience des chefs corses obligent de hâter la cérémonie. Elle aura lieu le 15 avril au monastère d'Alesani, et au sortir du conseil où il en a été ainsi décidé, le prêtre kabbaliste apprend à Neuhoï, après avoir relu « leur maître Nostradamus », qu'un fils naîtra de lui, « un fils dont « le nom se lie indissolublement, dans l'esprit du prophète, à celui « de l'éternelle Rome ».

V. *Le sacre.* — Au jour fixé, en présence d'une multitude évaluée à plus de vingt mille personnes, « sans compter les ânes, les mulets et les chevaux », a lieu le grand rite, précédé de l'office du dimanche et d'un banquet de cent couverts, auquel le populaire n'assiste que de loin et en murmurant. Puis l'imposant cortège royal, mi-guerrier, mi-religieux, sort du monastère, entoure l'estrade sur laquelle paraît Sa Majesté, encadrée par Paoli et Giafferi. Au premier est réservé l'honneur de poser sur la tête du monarque la couronne symbolique qui devait primitivement être en feuilles du châtaignier national et qui, finalement, est faite de laurier. Discours, baise-main, fastidieuse lecture de la Constitution à laquelle ensuite Théodore, la main sur les Saints Evangiles, prête serment.

Cette journée de fatigue finit dans la tristesse. Le roi, préoccupé du silence inexplicable de Vannina, n'aspire plus qu'à regagner sa chambre, quand deux cavaliers, aux montures harassées et que l'on suppose chargés de dépêches importantes, sont introduits. Surprise agréable en reconnaissant dans l'un la jeune fille, plus belle et plus hautaine que jamais dans son travesti. Mais son chevalier servant est le petit frère Angelo, et comme Théodore a eu l'ingratitude de l'oublier, à Livourne, dans le cul de basse fosse où son dévouement pour lui l'avait fait jeter, il en éprouve quelque embarras.

Les nouvelles de la guerre dans l'Au-delà des monts sont excellentes. Grâce à Ruffino et à Luc d'Ornano, la cause royale y a fait des progrès : blâme implicite pour sa propre inaction. Profitant de l'absence momentanée de Ruffino, occupé à faire préparer des chevaux frais, l'amoureux souverain lui fait une scène ridicule de passion, suppliant et s'irritant tour à tour. Il la menace de la prendre de force si elle ne consent pas à l'épouser : « Essayez, dit-elle dédaigneusement ; parmi vos propres gardes, il y a des hommes à moi ; le son de ce petit sifflet peut vous coûter le trône », et elle disparaît pour rejoindre l'armée.

VI. *Le métier de roi.* — Dès le lendemain du sacre, le roi, affaibli par la fièvre, remplit cependant, de son lit, ses premiers devoirs de souveraineté. Il nomme aux grandes charges de l'Etat : Paoli et Giafferi sont généraux et premiers ministres ; Costa, grand chancelier et garde des sceaux, etc... ; puis création de comtes, et de marquis, et parmi ces derniers, le capitaine Angelo Ruffino. Déjà il y a des déceptions et des jalousies.

Pendant Théodore s'est ressaisi, a repris confiance en lui-même et ses ordres activent le soulèvement national. Réconforté par la science kabbaliste d'Albertini, il se plaît à croire qu'un mariage avec Vannina consolidera son trône et sa dynastie fondée sur la victoire.

En même temps, hanté par le délicieux souvenir qu'il a gardé de la présidente de Champigny, une jeune veuve qui eut des bontés pour le baron de Neuhoï qu'il était alors, lui ouvrant libéralement son cœur et sa bourse, il rêve d'un renouveau de cette lune de miel. A son appel, la belle Française quittera certainement Aix-en-Provence pour venir adoucir son exil dans ce pays sauvage et faire patienter cet amant à qui les tarots réservent un hymen plus légitime et plus lointain.

En attendant, le roi transporte son quartier général à Venzolasca, d'où il suivra de plus près les opérations contre Bastia qu'investit Paoli, pendant qu'Arrighi organise militairement le Nebbio et Fabiani la Balagne avec, comme objectifs, Saint-Florent et Calvi. Un certain Luccioni tient Porto-Vecchio, en liaison avec Luc d'Ornano ; tous deux surveillent et isolent Bonifacio et Ajaccio.

Mais il était dit que le pauvre souverain aurait à regretter quelques-uns de ses choix : l'attaque brusquée sur Bastia échoue par la faute de Paoli, qui a quitté ses troupes sans prévenir pour assister aux obsèques de son père. C'est une félonie, estime le roi, encore peu au courant des mœurs locales. Dans le chapitre suivant, nous verrons pire.

VII. *Luccioni.* — Pendant qu'on bombarde également le fort de San Pellegrino, un drame inattendu va se produire à Venzolasca. Un vieux berger, rencontré sur la route et qui se pique de lire l'avenir à travers le traditionnel os de mouton, prédit à Théodore une trahison, puis une autre encore, mais qui sera déjouée ; du sang coulera, ce soir peut-être... Vannina, qui était présente, se retire fort impressionnée, et presque en même temps, le capitaine Ruffino, accouru tout d'une traite de l'Au-delà des Monts, réclame et obtient une audience secrète immédiate « pour une affaire d'Etat de la plus grande gravité ». Le dîner royal est retardé, puis on introduit un nouvel arrivant, le seigneur Luccioni, gouverneur de Porto-Vecchio.

Il apporte, dit-il, d'excellentes nouvelles et propose, pour exciter

le zèle des populations et leur loyalisme, un voyage de Sa Majesté dans sa région; le pays est absolument sûr. « Nous en reparlerons en soupant », dit le roi, mais au moment où les convives vont passer dans la salle à manger, un coup de théâtre se produit, que l'auteur a parfaitement machiné.

Théodore feint de s'apercevoir qu'on va être treize, et s'adressant à Luccioni : « Le treizième c'est vous... je vais être obligé de vous faire servir à part », et, sûr un ton de persiflage, déployant un papier : « Tenez, vous pouvez méditer ceci. » Aussitôt quatre bras vigoureux maîtrisent le Corse qui, en un clin d'œil, est désarmé et ligoté. Stupéfaction générale, mais à la lecture du papier l'assistance est édifiée. Luccioni ne promettait rien moins au gouverneur de Bastia que d'attirer à Porto-Vecchio « le sieur Neuhof » et de le livrer aux Génois contre bonne récompense.

Le diner, comme on le pense bien, est lugubre, mais le roi est sourd à la clémence et justice sera faite. Peu après, le peloton d'exécution fusille le traître qui, au moins, meurt bravement.

(*A suivre.*)

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

Le chemin de Damas. — C'est le titre d'un roman d'aventures que le docteur H. AURENCHÉ, dont le nom est maintenant familier à nos lecteurs, a fait paraître en feuilleton dans *l'Auto* l'an dernier. L'auteur de *Sur les chemins de la Corse*, qui fut un des grands succès de la librairie française, a pour notre pays une telle affection qu'il ne néglige aucune occasion d'en célébrer les splendeurs. Aussi la première partie du *Chemin de Damas* a-t-elle pour cadre l'île parfumée. C'est à Bastia, dans le Cap Corse, que se déroulent les premières péripéties et nous en détachons, entre autres, cette description d'un tour du Cap. Lartigues, le principal personnage, après un excellent déjeuner dans la petite villa de Toga qu'il a louée, déjeuner servi sur une terrasse ombragée de grands orangers et de mimosas dorés à l'odeur pénétrante, propose à son invité, l'ingénieur Guichard, « de faire une promenade en automobile autour du Cap, une centaine de kilomètres de routes pittoresques taillées en corniche sur la mer. Nous avons le temps de boucler le tour avant le diner et vous me direz, tout à l'heure, si la Corse mérite vraiment son nom : l'île de Beauté ». L'auto, rapide, bondit sur la route, découvrant toute la ligne dentelée du Cap Corse, dont la mer bleue frange d'écume blanche le rivage. Déjà, les deux amis ont passé devant la belle façade de l'antique église de La Vasina et, tout en frôlant de justesse quelques goretts, maîtres de la route corse, bien mieux que telle marque de pneumatiques, ils se donnent tout à la joie de parcourir à grande allure un des plus beaux paysages du monde. De temps à autre, des tours crénelées, vestiges de la défense génoise contre les incursions des pirates barbaresques, se dressent sur un promontoire. Quelques-unes sont parfaitement conservées. Ils mettent un moment pied à terre pour visiter le curieux appareil de défense de la tour de l'Osso, qui s'élève à l'extrémité du petit cap comme la corne d'un rhinocéros. Cette tour appartient au jeune Ambrosi, qui a installé, dans la chambre de veille, un studio pittoresque et une substantielle bibliothèque. Mais ce n'est point l'heure de méditer devant la mer, un livre familier sur les genoux. La route attend nos jeunes hommes et ils repartent vers l'extrême pointe du Cap, d'où se détache une voie montante au profil difficile qui les

conduit, en quelques kilomètres, sur l'autre versant du Cap, celui qui regarde le couchant. Ils atteignent bientôt le sommet de la côte et, devant les vieux moulins ruinés qui marquent le point culminant, ils font une halte nouvelle pour admirer la vue prodigieuse qui s'offre à leurs regards. Sur plus de cinquante kilomètres, ils dominent la chaîne du Cap Corse, alignant devant eux les vallées et les pointes. Par places, les villages aux maisons blanches apparaissent entre les hautes verdure. Des tours se dressent sur les rochers, suspendues très haut sur l'abîme, et, dans le creux profond de la falaise, la mer souriante anime une frange d'argent. Très loin, la citadelle de Saint-Florent semble, avec ses murs blancs et son toit rose, un oiseau de mer posé dans le sable blond. Et, tout au bout de la ligne accidentée de la terre corse, un point blanc sur le rivage, c'est le phare de Calvi. Ajoutez à ce tableau unique, comme toile de fond, la cime majestueuse du Cinto, couvert de neige, et l'immense tache bleue de la Méditerranée, qu'incendie à l'horizon le soleil couchant, et vous comprendrez que, devant la magie de ce spectacle, les instants passent trop vite et que le seul vœu que l'on puisse faire est de demeurer encore pour en prolonger la splendeur.

Mais ils partent cependant, nos bons compagnons, et à toute allure, car ils ont encore un long bout de route avant de trouver le col du Teghime qui, franchissant à nouveau la péninsule, va les reconduire à Bastia. Heureusement, le soleil éclaire encore de ses rayons obliques et le chemin facile permet une agréable moyenne.

Ils dépassent la tour, juchée sur un pic formidable, où Sénèque, le philosophe, médita pendant neuf années sur les dangers qui menacent un sage, lorsqu'il cause, de choses qui n'ont rien à voir avec la philosophie, avec la sœur d'un empereur romain, et, atteignant la jolie petite ville de Nonza, suspendue en terrasses au-dessus de la mer, ils aperçoivent enfin la rude montée du Teghime, escaladant de ses lacets la montagne à pic sur leurs têtes.

Lartigues, se renfermant en lui-même, ne souffle mot, admirant le beau paysage qui se déroule sous leurs yeux, la Conque du Nebbiu tout entière, descendant du Lancone et de San Pietru jusqu'au fond du golfe de Saint-Florent, avec ses villages d'Oletta et de Patrimoniu allongés paisibles au milieu des vignes et des oliviers, et la farouche barrière du désert rocheux des Agriates, qui hérissent ses sommets et ses pics tout au fond de l'horizon de l'Ouest.

Les derniers lacets sont particulièrement durs, avec virages difficiles. Mais la voiturette évolue aisément dans leur court rayon et, bientôt, apparaît le petit palier qui précède le col. A ce moment, Lartigues fait halte une fois encore. « Venez, dit-il à son compagnon; le soleil disparaît dans la mer, c'est juste l'heure de contempler un des plus curieux aspects de la terre corse. » Et il lui fait faire, d'un pas rapide, l'ascension d'un petit pic dominant la route, à gauche, d'une centaine de mètres à peine. Parvenu à son sommet, Valentin Guichard ne peut retenir un cri d'admiration. De l'émence qu'ils occupent, la vue découvre à la fois les deux rives du Cap Corse, celle de l'Orient, que baigne la mer Tyrrhénienne déjà tout assombrie par le crépuscule, où de longues vapeurs mauves semblent flotter sur les eaux, et la rive occidentale, que frange d'écume la Méditerranée, tout étincelante de pourpre sous les rayons du soleil couchant. « Et voyez, dit Lartigues, en étendant la main vers l'Est, tout au bout de l'horizon maritime, entre l'île d'Elbe et la pointe vaporeuse de Monte-Cristo, vous voyez le rivage

figure, c'est l'Italie. Cette large tache d'or, c'est la lune qui va sortir des sables qui enserrent Pise et Livourne. Et maintenant, tournez-vous vers le couchant. Cette ligne sombre et accidentée qui se détache en clair obscur sur le disque embrasé, c'est la terre de France où le soleil se couche sur la Riviera. C'est là une des plus belles choses que j'aie vues de toute ma vie. »

Longtemps les deux amis demeurent sur le rocher solitaire, ne pouvant s'arracher à cet admirable spectacle, ne se lassant pas de contempler le rivage italien, maintenant irisé sous la clarté de la lune en son plein et déjà haute sur la mer, l'immense Cap Corse qui s'allonge devant eux, comme la proue d'un navire colossal, brisant de son étrave la mer étincelante, ou la douce terre de France, assombrie par le crépuscule et sur laquelle planent comme une caresse les fraîches teintes du couchant.

De semblables descriptions se retrouvent fréquemment dans le cours du récit, qui ne faiblit jamais en intérêt : aussi pouvons-nous recommander à nos lecteurs le *Chemin de Damas* quand, après avoir vu le jour dans le journal *l'Auto*, il paraîtra en librairie.

La Corse romaine. — Dans son volume sur le monde romain paru cette année (*Synthèse collective de l'Evolution de l'humanité*, publiée sous la direction de M. H. BERR, in-12 de 500 pages et 14 cartes), M. V. CHAPOT, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, a réservé un chapitre à la Corse et à la Sardaigne au temps des Romains. On aurait pu s'attendre à plus de précision en ce qui concerne la première de ces régions. Mais l'auteur s'en est tenu aux vagues connaissances qu'on trouve dans beaucoup de livres et il a laissé la Sardaigne empiéter jusqu'à l'étouffement sur l'histoire de la Corse. Il ne faut donc chercher dans l'ouvrage qu'un bref résumé et peu de nouveauté. Reconnaissons, il est vrai, que dans l'ensemble de l'Empire, la Corsica était pour les Romains bien peu de chose, quand on la comparait à l'Afrique ou à la Gaule. D'ailleurs, l'une et l'autre île avaient déjà mauvaise réputation. Cicéron et Sénèque devaient contribuer à la maintenir : pays de *latrunculi mastrucati*, de *Sardi venales*, disait Cicéron ; pays de barbares, écrivait Sénèque. Dès leur premier contact avec le pays, les Romains avaient été rebutés par les forêts touffues, par l'attitude farouche des habitants, qui n'étaient pas même bons à faire des esclaves. La première expédition relatée par les *Annales* est celle du consul L. Cornelius Scipio en 259, qui prit Aleria, comme le mentionne une inscription assez ambiguë. Mais M. Chapot a raison de dire que la soumission n'en résulta pas. Bien au contraire, les indigènes, excités sans doute par les réquisitions et les exactions des préteurs, résistèrent avec tant d'énergie que les Romains se bornèrent à occuper la côte et à se défendre contre les pillages. Le littoral oriental fut colonisé. Aleria et Mariana en sont la preuve. Les colons, anciens soldats, obéissant à leurs préférences, prirent part aux guerres civiles et se prononcèrent tantôt pour Pompée, tantôt pour César ou Octave. Les Corses, bien entendu, se désintéressaient de la lutte, et l'intérieur du pays continuait à jouir de la liberté. C'est ainsi qu'un procurateur impérial, ayant voulu se servir des indigènes en faveur de Vitellius, leur fit prêter un serment de fidélité ; mais les Corses mirent à mort le procurateur et envoyèrent sa tête à l'empereur. Ce menu fait montre ce qu'on pouvait attendre de ces insulaires inassimilables :

« Leur héroïsme et leur ténacité, l'ascendant de leurs chefs compensaient les défauts d'un armement médiocre, et les annalistes romains ont laissé voir toutes les difficultés de la pacification. » Le prince y maintenait une force armée d'auxiliaires adaptés au climat : Corses, Sardes, Ligures et Maures, qui constituaient la *Præfectus I cohortis Corsorum et civitatum Barbaria in Sardinia*. Les gouverneurs avaient comme l'effroi de ces cantons alpestres. On sait en effet, d'après l'itinéraire d'Antonin (description des routes du III^e siècle), qu'une seule voie existait le long de la côte orientale, entre Mariana et Palla (Bonifacio). Il est probable cependant que la Sardaigne fut soumise plus tôt que la Corse, parce que moins montagneuse, comme le prouvent la route qui la traversait en son milieu par le forum Trajani et Uselis et la décision de Néron, en 67, de la céder au Sénat en supprimant l'occupation militaire. La pacification corse vint peut-être du christianisme qui s'introduisit de bonne heure dans l'île et dont M. Chapot ne parle pour ainsi dire pas. Au IV^e siècle, la paix y règne; la Corse est bien romanisée, car le code Théodosien groupe la Sicile, la Sardaigne et la Corse sous l'administration d'un *Rationalis trium provinciarum*. Cependant la *Notitia dignitatum* nous parle d'un gouverneur spécial de la Corse. L'auteur n'apporte sur cette administration aucun renseignement particulier, pas plus que sur la valeur des productions de l'île : du miel, du bois, un peu de métal, et c'est tout, dit-il. Nous pensons qu'il faut au moins y ajouter le poisson de Biguglia, les huîtres de Diane et le gibier du maquis. Cependant la littérature de l'Empire n'en dit rien; elle semble même ignorer la Corse. Peut-être à cette époque, comme dans la nôtre, les délicieuses productions insulaires étaient-elles dénationalisées avant d'être introduites à Rome; ainsi nos bois, aujourd'hui, vont-ils d'abord en Italie avant de gagner la France sous le nom de ligures, de même que nous avons vu vendre par une grande épicerie parisienne, sous le nom de provençales, des amandes qui étaient pertinemment d'origine bastiaise. M. Chapot n'apporte pas non plus de nouvelles indications sur les centres de romanisation dans l'île. Il cite bien Aleria et Mariana, ou les Vanacini du Cap Corse, mais ne parle d'aucune autre localité, ni de Lurinum, ni du pagus Aurelianus, ni du vicus de la Cinarca, ni des villæ dispersées à travers le pays. Il est vrai que, pour son excuse, l'auteur n'avait à sa disposition que des documents de seconde main et que pour introduire quelque nouveauté dans un tel sujet, il lui aurait fallu parcourir le pays, interroger les habitants, recueillir les traditions, creuser même le sol. C'est cela qui nous permettra d'écrire peut-être un jour un tableau plus documenté de la romanisation (1). En résumé, la lecture du chapitre consacré par M. Chapot dans son livre, par ailleurs si savant, sur la vie régionale de l'Empire romain nous a un peu déçu, comme il nous avait surpris, dès le début, par cette phrase : « La Corse est, comme la Sardaigne et la Sicile, le complément naturel de l'Italie. »

Brando, monographie publiée par M. FUMAROLI, à Bastia, imprimerie Piaggi, 16 pages in-8°. — Notre confrère met à profit les

(1) Cf. *Aleria*, que nous avons publié dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1923.

loisirs de sa retraite pour se consacrer entièrement aux études historiques, qu'il aime presque autant qu'il aime notre petite patrie. Son étude est conçue dans le même esprit que sa monographie de Roglianu. Il recueille dans les documents publiés tout ce qui peut intéresser sa région et s'efforce d'en faire un récit suivi. Il donne, en passant, son opinion sur tel problème de toponymie ou d'identification qu'il rencontre, avec prudence, sans affirmation catégorique, ce qui est conforme à l'honnêteté historique. L'histoire des Gentile, comme il était logique, occupe une grande partie de ce recueil : celle d'Altabellu, qui était au service de la France, en 1553, que les Génois surprirent un jour et qu'ils massacrèrent; celle de Raphaël, son frère, qu'après la paix de 1559 les mêmes Génois arrêtrèrent et jetèrent dans un puits, malgré leur promesse d'amnistie. La brochure se termine par l'indication des moyens à employer pour réveiller l'activité régionale : moyens de transport, électricité, reboisement, pèlerinage de Lavasina, foire, etc.

Le mouflon. — La luxueuse revue *Mediterranea*, publiée à Cagliari (Sardaigne), sous la direction de l'avocat ANT. PUTZOLU, député au Parlement italien, porte un intérêt particulier à la Corse. L'un de ses derniers numéros (le n° 5) a consacré au mouflon sardo-corse huit pages signées VITTORIO MURITTU. L'histoire de cet animal est intimement mêlée à celle de ces deux îles. Les légendes qui s'y rapportent sont nombreuses. Un auteur de 1774 attribuait la malignité du climat de la Sardaigne aux nombreux cadavres du mouflon qui pourrissaient sur le sol. Les uns lui donnent une corne, d'autres quatre. Pline l'appelle l'*ophion*, c'est-à-dire l'ennemi du serpent. La Marmora lui donne une origine africaine, « parce que la Corse, la Sardaigne et Chypre étaient réunies à l'Afrique ». Azuni prétend que ce furent les Carthaginois qui l'introduisirent dans les deux îles. Enfin les naturalistes ne sont pas d'accord sur sa classification. Appartient-il à l'espèce ovine, ou à l'espèce caprine, ou aux deux à la fois ? Le nom qu'on lui donne varie avec les régions. On trouve en Sardaigne : *murone*, *murvoni*, *mulvone*, *muf-frone* (cette terminaison *one* s'appliquant au mâle), et *murva*, *mulva*, *muvra* pour la femelle; en Corse : *mufrinu*, *muferu*, *mufrone* pour le mâle, *muvra* pour la femelle. On dit enfin qu'il a existé en Espagne, en Grèce et qu'on le rencontre encore en Asie occidentale et centrale.

Il se tient sur les hautes cimes; il est très farouche, ce qui rend sa chasse difficile. Son agilité est remarquable; il fuit par bonds rapides et échappe avec une vélocité prodigieuse. Ses yeux sont perçants, son odorat très sensible. Il rumine pendant le jour et quête sa nourriture pendant la nuit. En hiver, il est obligé de descendre vers les lieux habités. Dans son livre sur les quadrupèdes de la Sardaigne (1774), Cetti le décrit ainsi : « Son poil est rude et court, le plus souvent rouge; une longue raie noire court de la nuque à la queue et une autre le long des flancs; ses genoux par devant sont tachetés de noir; la partie antérieure du cou est recouverte de poils noirs très abondants; la partie supérieure du cou, le dos, les flancs sont roux, mélangés de gris; la mâchoire inférieure, le ventre, la queue, la surface interne des cuisses, le tour des jambes sont blancs; la bouche, la langue et les narines sont noires; la tête est plus large et moins longue que celle du mouton. » Quant à la femelle, elle est plus petite que le mâle, de formes plus élégantes, sans cornes; le mâle en a au

contraire qui ressemblent à celles du mouton. Les jeunes animaux sont très domesticables et suivent volontiers leur maître ou le berger. Mais leur impertinence est légendaire; ils flairent dans tous les coins et causent de réels dégâts mobiliers ou dévorent tous les légumes qu'ils trouvent. Les moufflons se déplacent par bandes, et au XVIII^e siècle, on parle de troupeaux de dix, cinquante, cent têtes. A l'époque du rut, ils deviennent dangereux et attaquent même l'homme, surtout la femme.

La chasse en est très difficile, à cause de la finesse de son odorat ou de l'acuité de sa vue. S'il est surpris, il décrit un bond prodigieux et ne laisse au chasseur qu'un temps infime pour le tirer. Parfois même, il n'hésite pas à se jeter dans un précipice. On le recherche pour sa viande qui est délicieuse et sa peau qui sert de tapis, après avoir été utilisée jadis comme vêtement. Le lait de la femelle ressemble à celui de la chèvre. L'agneau seul bèle et quelquefois la femelle pour l'appeler. Le mâle ne le fait pas; tout au plus laisse-t-il échapper, en allongeant le museau, un souffle rauque imitant le son *mu*, surtout quand il veut donner l'alarme à ses compagnons.

Il y a dans le peuple des croyances bizarres à son sujet. Le bois de ses cornes guérirait les maux de tête et les coliques. Tout malade peut être soulagé par l'absorption d'eau salée dans laquelle ont macéré des morceaux de ce bois; mais il faut avoir soin de jeter ensuite les morceaux de la corne par terre pour y fixer le mal et l'eau dans le feu. Ces cornes peuvent aussi servir à conjurer le mauvais sort. L'autorité de Pline garantit leur valeur médicinale. D'ailleurs en Italie, les bois du cerf sont aussi pulvérisés et employés comme astringents, à cause de leur teneur en ammoniac. M. Morritu termine son intéressant article par une longue étude étymologique des mots *mufrà* et *ophion* sans parvenir cependant à une conclusion ferme. Du moins nous renseigne-t-il abondamment sur cet animal curieux, original et sympathique, et nous pouvons ajouter que sa disparition de Corse serait regrettable. C'est pourquoi nous nous associons au vœu qui a été émis récemment par M. Fernand Lecerf, du Muséum, afin que la chasse en soit momentanément interdite en Corse.

Mise en culture de la plaine orientale. — A propos du problème qui passionne et passionnera longtemps encore l'opinion publique en Corse, car il est rattaché à celui de l'assainissement, M. LÉON BOYER a, dans la *Corse agricole* du 15 avril 1927, indiqué les efforts à réaliser pour une région qui, au premier abord, paraît facile à transformer, celle de Borgu. Le premier effort devait être celui de l'adduction d'eau potable. L'Etat s'en est chargé et a presque achevé son programme. Reste la mise en culture rationnelle et intensive. Pour y parvenir, il faudrait une main-d'œuvre abondante. Or, la population du voisinage ne dépasse pas 17 ou 25 au kilomètre carré. La diminution, causée par la malaria surtout, a été depuis un quart de siècle de 20 pour 100; à Furiani, cette population est tombée à 326 habitants et a diminué de 248 unités; Borgu est passé de 959 à 736, etc. La nature des terres est également médiocre. Si les alluvions modernes peuvent passer pour assez bonnes à cause de leur teneur en azote et en potasse, elles manquent totalement de chaux. Les alluvions anciennes (presque la moitié du territoire de ce canton) sont d'une pauvreté désespérante d'après l'analyse chimique. En général donc, ces sols nécessiteront, pour produire beau-

coup, l'emploi de fortes fumures azotées, phosphatées, potassiques avec un chaulage abondant. Voilà un article bien suggestif, rédigé par un homme rompu avec les questions agricoles, et qui confirme l'opinion que nous avons toujours soutenue pour l'édification des continentaux, à savoir : la Corse n'est pas un grenier de Romains, mais une terre pauvre qu'il faut mettre en valeur avec le concours de l'Etat et dont, en attendant, les Corses s'acharnent à tirer de maigres récoltes.

Les chansons populaires corses, par M. J. CARABIN, dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} mars 1927, direction rue Taitbout, 80, Paris IX^e. — A propos de l'excellent recueil de M. Marcaggi, dont il publie ici une rapide mais substantielle analyse, l'auteur se rallie à cette vérité historique que le « parler » corse est un dialecte issu directement du latin, non de l'italien, avec de nombreux emprunts à d'autres langues étrangères : grecque, punique, byzantine, arabe, espagnole, allemande, italienne, française. Un exemple entre mille est l'expression latine conservée dans toute sa pureté : *accipe forche*, traduite en français par l'exclamation « peste ! » et dont déjà les Romains de l'Empire se servaient.

La mort de Gaffori. — M. PAUL FONTANA, notre collaborateur, dont le rétablissement, après une grave maladie, nous causa beaucoup de joie, raconte, dans *Le Petit Marseillais* du 7 mai, la mort du chef des Corses de 1753 en utilisant le récit du *Saggio storico del Regno di Corsica*. On sait que les insulaires accusèrent les Génois d'avoir fomenté le crime, accusation vraisemblable tant la haine des deux peuples l'un pour l'autre était grande. Les funérailles nationales de la victime furent célébrées le 23 octobre avec le concours du chanoine Orticoni. L'oraison funèbre fut prononcée par Marc-Antoine Castineta, de son vrai nom Ambrosi, et fils du célèbre Jean-Jacques, le héros de la révolte de 1737-1739.

Le conflit de Pontenovu. — Dans un autre article du *Petit Marseillais* (30 mars), M. PAUL FONTANA encore rappelle que les Corses protestèrent contre le traité de Versailles de mai 1768, parce que la France continuait à les considérer comme sujets de Gênes. C'est cela qui décida la Consulte et Pascal Paoli à ordonner la mobilisation générale : « Puisque le roi Louis XV prend la défense de la république de Gênes, imitons les Sagontins et mourons plutôt que de nous soumettre de nouveau au joug génois. » Ce sont les propres termes du *Saggio storico dell' isola di Corsica dalla sollevazione del 1729 sino alla metà dell' anno 1768*. Pontenovu fut le résultat de ce malentendu. L'attitude du peuple corse aurait été bien différente si le ministre Choiseul avait pu expliquer l'esprit de son traité et faire connaître surtout son véritable but : l'annexion définitive de la Corse à la France. M. P. Fontana l'a très bien compris.

Mathieu de Buttafoco. — On trouvera dans *Le Petit Marseillais* des 28, 30 mai et 1^{er} juin trois longs articles de M. l'abbé CASANOVA sur ce personnage. Grâce aux recherches dans les Archives nécessitées par sa thèse de doctorat sur le clergé corse pendant la Révolution, il a découvert et résumé de nombreux documents qui font mieux connaître le correspondant de Rousseau, l'adversaire de Paoli, le député de la noblesse insulaire aux Etats généraux de

1789. Il raconte sa carrière militaire depuis 1741 dans le Royal-italien au service de la France, son rôle de plénipotentiaire paoliste auprès de Choiseul en 1767-1768 et surtout ses vicissitudes après 1789, car il fut honni par ses compatriotes et par Bonaparte. Il devait s'éteindre le 6 juillet 1806, après être rentré en Corse seulement en 1801. Son unique fils mourut sans postérité en 1871.

La mort du prince impérial. — M. JEAN-MARC SALVADORI rappelle, dans un article du *Petit Marseillais* (30 mai), la mort tragique, en 1879, de ce jeune homme que la nature semblait avoir comblé de ses dons. Frappé de dix-huit blessures en combattant les Zoulous de l'Afrique du Sud, il fut retrouvé mort. Ce triste événement, qui mettait fin aux espoirs impérialistes, produisit en Europe une grande sensation dont M. Salvadori donne des preuves.

La Corse touristique. — Le numéro de mai de cette excellente Revue contient les articles suivants : Le charme d'Ajaccio, par Lorenzi de Bradi, où le romancier traduit en termes poétiques son affection pour la cité napoléonienne et termine par cette phrase : « L'on voudrait aimer, chanter sans fin, parmi ces choses, ces ivresses aériennes, ces effleurements de parfums, ces langueurs, ces soupirs, ces cantilènes, tout ce pathétique de volupté. » — Un délicieux poème ajaccien, par Emile Ripert. — Tourisme en vitesse, par J. de la Tour. — Emma di Rienzi, étude sur une femme poète que la Corse enchantait, par Paul Fontana. — Promenade à pied, par Albert Surier. — Un bandit chez les gendarmes, simple histoire contée avec sa verve habituelle, par Pierre Dominique. — Saint-Florent, poème, par Max Roger. — Croquis et impressions de Corse, par Marguerite Gobat. — Monsieur Lauriston, roman (suite), par J. de la Parata.

Le numéro de juin, que nous venons de recevoir, est aussi vivant : Le château de la Punta, par J.-B. Marcaggi. — En Balagne, par l'abbé J. Ferracci. — Ajaccio, poème de Renée Humbert-Gley. — Alphonse Daudet aux îles Sanguinaires, par Maurice Ricord. — Santa-Lucia, poème en 104 vers de M. de L'Eglise sur le bandit Santa Lucia, analysé par Henri Vernet. — Stations thermales de la Corse : Baracci, par Pascal Zucarelli. — La Suonata del Diavolo, nouvelle, par Laurent Renucci. — Histoire de la Corse, premier chapitre de la petite histoire de Camille Friess, que la Revue a décidé de republier avec les annotations de M. Graziani, notre distingué archiviste départemental. — Evisa, poème de Max Roger. — Crépuscule sur le golfe, par Ernestine Déchaud. — Monsieur Lauriston, roman (suite et fin), par J. de la Parata. — Cette élégante publication de 24 pages illustrées, sur grand format, est dirigée par M. F. PIETRI, à Ajaccio (abonnement annuel : 15, 18 et 25 francs).

L'Echo touristique. — Numéro de mars-avril : Les régions touristiques de la Corse : Sartenais et Tallanu, suite des descriptions dues à la plume de l'historien compétent qu'est Louis Villat. — La Corse vue des hauts sommets, par M. Brossard. — La fin du bandit Sainte Lucie, par Louis d'Ornano. — Souvenirs de Corse : sous la tente, aux Pozzi du Renosu, par R. de Litardière, dont nous avons signalé ici même la savante étude phytosociologique sur le massif du Renosu. — Carnet de route : une semaine en Corse, par X... — A ces articles s'ajoutent de nombreux renseignements touristiques et bibliographiques. — Nos lecteurs savent que cette publication,

paraissant tous les deux mois, est dirigée par M. CLAVEL, fondateur de la *Revue de la Corse*, qui n'a pu se résigner à l'inaction intellectuelle, malgré son grand âge (in-8° de 16 pages, abonnement : 6 fr., compte postal Paris 211-44).

U larcicu. — Revue trimestrielle dirigée par CARULU GIOVONI, à Marseille, 157, avenue de la Capelette, abonnement : 10 francs. — Nous relevons dans le n° 4 du 2° trimestre 1927 : Une heure avec Pierre Dionisi, par Paul Arrighi. — Venaru Santu, par l'Aciartula. — Le problème corse, par J.-B. Marcaggi. — Le compte rendu d'une belle conférence de M. E. Ripert sur la Corse, refuge de poésie, avec quelques autres comptes rendus bibliographiques et nouvelles régionales.

Revue mensuelle de l'Afrique du Nord. — Numéro d'avril : L'émeute bonapartiste de Rome du 12 février 1831, montrant le rôle joué dans cette aventure par le futur Napoléon III. — L'hospitalité : psychologie corse. — Un conte vécu, souvenir d'autrefois, par J. Ceccaldi. — Echos et nouvelles. — Le numéro de mai est entièrement consacré au compte rendu du 2° Congrès des amicales corses de l'Afrique du Nord et à l'étude du rapport si documenté et si consciencieux que l'infatigable directeur de la Revue, M. L. PAOLI, bibliothécaire en chef honoraire de l'Université d'Alger, a rédigé sur l'importante question des relations maritimes à établir entre l'Algérie et la Corse.

NOUVELLES en quelques lignes

Contre le paludisme. — Le docteur Roubaud, de l'Institut Pasteur, qui fit, il y a quelques années, une longue enquête en Corse sur le paludisme, informe l'Académie des Sciences qu'il a découvert, avec le concours de deux de ses confrères, un nouvel agent de destruction des larves de moustiques. C'est une poudre spéciale dont l'ingestion par ces larves, que l'on sait très gloutonnes, entraîne leur mort en vingt minutes. Un centigramme de cette poudre à base de formol suffit à les tuer sur un mètre carré de surface marécageuse. Si l'efficacité de cette méthode, moins coûteuse que l'emploi du pétrole, est vraiment reconnue, le docteur Roubaud et ses deux confrères auront bien mérité de la Corse et de l'humanité.

— 00 —

Statistique agricole. — Les résultats approximatifs de la récolte de 1926 pour le département de la Corse ont été publiés par le ministre de l'Agriculture : 700 hectares de maïs ont produit 17.500 quintaux ; 370 ha. de haricots secs, 6.000 qx ; 10 ha. de fèves, 70 qx ; 10 ha. de betteraves fourragères, 3.000 qx ; 1.850 ha. de prairies artificielles, 10.000 qx de trèfle, luzerne et sainfoin ; 20 ha. de fourrages verts, 2.500 qx ; 13.500 ha. de prés naturels, 400.000 qx ; 110 ha. de tabac, 1.000 qx ; 10 ha. d'osier, 500 qx. Ces chiffres sont sans

doute très approximatifs, mais nous aurions désiré connaître ceux du blé, de l'avoine, etc. Il est à remarquer que les cultures du sarrasin, millet, lentilles, pois secs, betteraves, houblon, chanvre, lin, sont indiquées comme inexistantes.

—00—

Pour le progrès agricole. — Le Conseil général, sur la proposition de M. le Préfet, vient de décider l'achat d'une moissonneuse-batteuse destinée à l'enseignement de la population rurale. Le crédit voté est de 15.000 francs.

—00—

Chambre d'agriculture. — La nouvelle assemblée s'est réunie à Ajaccio et a adopté un certain nombre de vœux qui montrent son intention de contribuer efficacement au progrès de la Corse : création d'un inspecteur départemental vétérinaire, de façon à ne pas englober la Corse dans une des cinquante régions décidées par le décret du 29 décembre 1926; nécessité du contrôle du lait trop souvent falsifié et pour lequel un crédit du Conseil général de 2.500 fr. permettra de faire des prélèvements pour l'analyse; même nécessité pour les farines qui viennent de Marseille (*baccalà per Corsica!*); achat de semences sélectionnées pour le meilleur rendement de la culture du blé; transformation de la plaine orientale en prairies irriguées pour augmenter le nombre des animaux d'élevage et la production fromagère; culture de la betterave, qui a donné des résultats encourageants et pourrait permettre la construction d'une raffinerie en Corse; culture du ricin, dont des essais ont été entrepris dans plusieurs localités; accélération des travaux d'irrigation dont M. le Préfet a dit que c'était une question à l'ordre du jour, susceptible de rendre l'agriculture prospère; culture du tabac, pour laquelle l'Etat montre une réelle sollicitude, car le jour où les planteurs auront suivi ses conseils et adopté une culture rationnelle, le progrès de l'économie insulaire aura fait un grand pas. Déjà, la régie en a acheté 2.000 kilos et un crédit de 15.000 francs a été voté par le Conseil général pour permettre de distribuer des primes aux cultivateurs qui auront amélioré la qualité de leurs plantes; nomination enfin d'un directeur du laboratoire départemental présentant toutes les garanties scientifiques et capable de rendre les plus grands services pour l'analyse des terres et des engrais. Excellente institution en effet. C'est par ce moyen que les Etats-Unis ont colonisé leur territoire de l'Ouest et produit les quantités énormes de céréales que l'on sait. Si la Chambre d'agriculture bornait ses efforts à la création de ce service départemental d'analyses, elle aurait déjà fait l'essentiel.

—00—

Main-d'œuvre agricole. — De nouvelles indications laissent entrevoir la continuation du recrutement de la main-d'œuvre agricole à l'étranger. Le ministère n'y met que deux conditions : l'assurance que la région manque de bras pour les travaux de la campagne et la limitation des demandes à quelques ouvriers spécialisés. Une mission tchéco-slovaque est attendue en Corse pour l'étude de l'immigration tchèque.

—00—

La culture du tabac. — Jusqu'ici cette culture était libre dans l'île. L'Administration laisse prévoir qu'elle est tentée de réduire cette liberté. L'article 1^{er} d'un projet de loi déclare que l'autorisation de culture pourrait n'être accordée un jour que sous réserve de déclaration et à des conditions fixées. Le projet soumettra au contrôle de l'Etat le commerce des tabacs en feuilles, la fabrication des cigares et poudres à priser. Voilà de quoi occuper nos parlementaires.

—00—

Race ovine. — Le ministre de l'Agriculture a décidé qu'un concours spécial de la race ovine se tiendrait en Corse en 1927, comme tous les ans depuis 1921. Il a accordé à cet effet une subvention qui sera distribuée sous forme de primes aux exposants. Le Conseil général vient d'y joindre 1.500 francs. On pourra ainsi encourager l'élevage du mouton et améliorer la production fourragère.

—00—

Eaux minérales. — Un groupe de médecins, avec le professeur Sicard, de Paris, a récemment visité la Corse et en particulier la station thermale de Barraci, près de Propriano, où un de nos compatriotes, en résidence à Saïgon, a fait construire un établissement bien aménagé. Nos eaux thermales et minérales n'ont en effet ni une exploitation modernisée, ni la vogue médicale. Pour la première, quelques initiatives ont fortement amélioré la situation ancienne, quoique nous soyons loin de pouvoir rivaliser avec les établissements continentaux. Pour la seconde, c'est l'affaire du corps médical. Combien de médecins recommandent en effet à leurs clients les eaux d'Orezza, par exemple, d'une efficacité indiscutable? C'est à réparer cette injustice que nous devons travailler. A la suite de leur voyage, les médecins continentaux appuieront peut-être leurs confrères corses.

—00—

Etablissement thermal de Guagnu. — Le Conseil général vient d'affecter la somme de 225.000 francs au rachat des parts de propriété appartenant à des particuliers qui grevaient la source principale de Guagnu. Le département sera désormais le seul propriétaire et il en disposera à sa guise, comme il l'a fait pour la source d'Orezza.

—00—

L'électricité à Ajaccio. — Le décret du 28 décembre 1926 a autorisé les communes à participer pécuniairement aux entreprises industrielles qui intéressent leurs services publics. La municipalité d'Ajaccio en a immédiatement profité pour décider que la ville contracterait un emprunt de 1.400.000 francs auprès du Crédit Foncier et, d'accord avec la Société actuelle chargée d'exploiter les services publics de la belle petite cité, ferait construire une usine électrique. Quel est en effet l'avenir d'une station hivernale sans l'électricité?

—00—

Réseau télégraphique et téléphonique. — Suivant une récente promesse ministérielle, la transformation du réseau ajaccien en réseau aéro-souterrain est imminente, ainsi que l'amélioration des autres lignes de la Corse, grâce à un relèvement du crédit.

— 00 —

Le trafic maritime. — Le secrétaire du Syndicat d'Initiative de Bastia a établi, d'après les statistiques officielles, l'importance de ce trafic pour les ports de Corse et d'après les manifestes de navires pour Bastia. En 1925, le commerce total de la Corse s'est élevé à 206.933 tonnes, dont 110.904 aux exportations et 96.029 aux importations. Là-dessus Bastia revendique 47 pour 100 du total, 57.746 aux importations et 40.038 aux exportations; Ajaccio, près de 22 pour 100 (27.329 et 17.601); Proprianu, 13 pour 100 (9.135 et 18.024); Portu-Vecchiu, 6 pour 100 (3.581 et 861); Ile-Rousse, 5,54 pour 100 (7.231 et 4.244); Calvi, 2 pour 100 (2.205 et 1.902); Bonitacio, 2 pour 100 (2.175 et 1.918); Sagone, 1,50 pour 100 (234 et 2.282); Saint-Florent, 0,77 pour 100 (1.235 et 354); Macinaggiu, 0,25 pour 100 (475 et 488). Les relations sont surtout fréquentes avec Marseille, puis avec Nice, puis avec Toulon. Pour Bastia, ces relations atteignent 49.673 tonnes, dont 40.565 avec Marseille, mais 48.111 tonnes vont à l'étranger. La progression de ce port a été la suivante : 70.627 en 1922, 74.001 en 1923, 83.820 en 1924, 97.784 en 1925, 101.928 en 1926.

Pour les voyageurs, le nombre est allé en augmentant depuis 1922, preuve de l'accroissement de celui des touristes. Il a été pour Bastia de 79.848, pour Ajaccio de 71.128, pour Proprianu de 10.624, pour Ile-Rousse de 9.919, pour Calvi de 9.737, pour Portu-Vecchiu de 150. A Bastia, ce même nombre est passé de 55.240 en moyenne avant 1914 à 58.286 en 1922, 65.864 en 1923, 69.853 en 1924, 79.148 en 1925, 79.848 en 1926. Tous ces chiffres sont intéressants et montrent le progrès économique. Peut-on dire désormais que la Corse est l'île de la misère, qu'elle se meurt? A le répéter, il y a un peu d'humiliation et même d'injustice pour l'énergie et l'activité des nôtres. N'en réclamons pas moins avec une insistance légitime les améliorations et les subventions qui encourageront cette activité.

— 00 —

Le port de Bastia. — L'officier du port a indiqué à la presse les améliorations que nécessiterait ce port pour attirer les grands paquebots : création d'un dépôt de charbon, aménagement de nombreuses prises d'eau sur les quais, dragage du bassin de Saint-Nicolas jusqu'à la cote 7 mètres, prolongement de la jetée Saint-Nicolas et de la digue du donjon de manière à ne laisser entre elles qu'une passe de 55 à 60 mètres. Alors les grands navires cesseront d'éviter Bastia, le 5^e des ports de la Méditerranée française pour le cabotage, le 11^e pour le commerce total, et en ce qui concerne toute la France, le 16^e ou le 38^e sur 200.

— 00 —

Port de Calvi. — L'Etat et la ville ont pris à charge, chacun pour moitié, la somme de 847.000 francs destinée à développer le port par des travaux de dragage et par le prolongement de la jetée sur une trentaine de mètres, afin de protéger les navires contre les vents du Nord et du Nord-Est.

— 00 —

Port de Portu-Vecchiu. — M. Giordan, sénateur, a déposé un rapport tendant à obtenir l'intervention de l'Etat en faveur de ce port et à le doter d'un quai, d'une chaloupe à vapeur, de chalands à marchandises et d'un service régulier de bateaux. Ce sont là des réclamations modérées et dignes d'un accueil favorable.

—00—

Les transports maritimes. — Devant le Conseil général, réuni dans sa session de mai, le nouveau directeur de la Compagnie Fraissinet a parlé du projet de convention en instance. Il a, entre autres déclarations, prévenu ses auditeurs que trois au moins des bateaux de sa flotte ne pourraient pas fournir plus de 11 nœuds à l'heure dans leurs traversées et qu'il se refusait à approuver les clauses dérogatoires des connaissements avant que tous les armateurs ne fussent d'accord en cela.

—00—

Convention maritime. — Le *Journal officiel* vient de publier, après le vote des Chambres, la convention sur les services maritimes postaux de la Corse à exécuter par la Compagnie Fraissinet, pendant vingt années, à partir du 15 août 1927.

Voici les itinéraires adoptés :

- 1° Marseille-Bastia, hebdomadaire, 15 nœuds;
- 2° Marseille-Bastia-Livourne, hebdomadaire, 12 nœuds;
- 3° Marseille-Ajaccio-Proprianu, hebdomadaire, 15 nœuds;
- 4° Marseille-Ajaccio, par quinzaine, 12 nœuds;
- 4° *bis* Marseille-Bastia, par quinzaine, 12 nœuds;
- 5° Ajaccio - Proprianu - Bonifacio-Portu-Vecchiu, hebdomadaire, 12 nœuds;
- 6° Toulon-Calvi-Ile-Rousse-St-Florent, par quinzaine, 15 nœuds;
- 6° *bis* Toulon-Ile-Rousse-Calvi, par quinzaine, 12 nœuds;
- 7° Nice-Bastia, hebdomadaire, 15 nœuds;
- 8° Nice-Ajaccio, hebdomadaire, 15 nœuds;
- 9° Nice-Calvi ou Ile-Rousse, hebdomadaire, 15 nœuds;
- 10° Nice-Bastia, par quinzaine, 15 nœuds;
- 10° *bis* Nice-Ajaccio, par quinzaine, 15 nœuds;
- 11° Marseille et le tour de la Corse avec escales à Toulon (facultatif), Ile-Rousse, Calvi, Sagone (facultatif), Ajaccio, Proprianu, Bonifacio, Portu-Vecchiu, Bastia, Macinaggiu (facultatif); cargo, par quinzaine, 8 nœuds.

Les voyages portés aux numéros 4, 4 *bis*, 10, 10 *bis* et 11 ne seront obligatoires que lorsque le matériel naval permettra leur exécution.

On sait qu'il s'agit de remplacer les vapeurs nantais *Corsica*, *Iberia* et *Numidia*, devant être mis incessamment hors d'usage comme ayant 25 années de navigation, par un nouveau paquebot à 15 nœuds et deux à 12 nœuds.

Le *Liamone*, pour la même raison, devra être remplacé dans deux ans par un nouveau paquebot à grande vitesse.

Il est prévu, suivant les besoins éventuellement constatés, un voyage supplémentaire par semaine à 15 nœuds entre Bastia et Livourne.

Les tarifs de passage restent les mêmes qu'en 1927. Le tarif kilométrique n'est pas appliqué aux marchandises importées ou expor-

tées. Le fret varie selon la catégorie de ces marchandises divisées en 10 séries.

En plus de la taxe à la tonne, il y a une taxe au volume par mètres cubes, une taxe à la valeur et une taxe à l'unité.

Au fret proprement dit s'ajouteront : 1° les frais de débarquement et d'embarquement évalués pour Bastia et Ajaccio à 37 francs la tonne, en provenance ou à destination de Marseille, et pour la Balagne à 27 fr. 50; 2° les péages; 3° la taxe maritime de 2 %; 4° l'assurance, si elle est demandée.

Il n'est pas parlé dans le projet de convention des clauses du connaissement concernant l'irresponsabilité de la Compagnie concessionnaire et la juridiction compétente qui, d'après le connaissement actuel, est le Tribunal de commerce de Marseille.

Nos parlementaires ne manqueront pas sans doute de chercher à obtenir, au sujet de ces clauses qu'on peut à juste titre qualifier de draconniennes, des modifications importantes.

Constatons d'ores et déjà avec plaisir que les itinéraires que nous donnons plus haut comportent des progrès réels (sauf la vitesse des lignes secondaires portée à 12 nœuds seulement), dont nous pouvons être satisfaits, mais par certains côtés, la future convention avait soulevé quelques protestations qui ont été traduites avec véhémence par M. Sari devant la Commission sénatoriale. Notre sénateur était allé jusqu'à menacer de donner sa démission de rapporteur si la convention n'était pas amendée, surtout en ce qui concerne la clause des connaissements. On lui doit plusieurs améliorations au projet en ce qui concerne la vitesse et les indemnités payées par la Compagnie. — F. T.

—00—

Calvi, station de tourisme. — Une enquête est ouverte sur le projet de classement de Calvi comme station de tourisme. L'industrie touristique doit en effet devenir la principale ressource de la pittoresque petite ville. La nature lui a tout donné pour réussir; elle réussira et oubliera ce passé de sous-préfecture pendant lequel elle végéta.

—00—

Ajaccio et le tourisme. — La ville est autorisée à percevoir, en plus de la taxe de séjour, une taxe additionnelle de 15 pour 100 sur les étrangers et touristes.

—00—

Preventorium de Luri. — C'est un établissement d'instruction professionnelle destiné aux enfants débiles menacés par la tuberculose et installé dans le vieux couvent, près de la tour dite de Sénèque. Il est l'œuvre d'un philanthrope, M. Franceschi, maire actuel de Luri, soutenu par ses oncles, riches Américains. Pour augmenter ses ressources, le Preventorium a eu l'idée de créer un timbre dont la vignette représente précisément l'admirable site de la tour. L'achat de ce timbre constituera donc un geste charitable que nous invitons nos lecteurs à accomplir. En attendant le timbre officiel de la Corse, moyen de propagande mondiale, voilà une première réalisation due à l'initiative privée.

—00—

Un Corse à l'honneur. — Les journaux annoncent que le Conseil municipal de Paris a décidé de donner le nom du commandant Leandri, héros de la grande guerre, à une rue de la capitale. C'est un hommage rendu à l'un de nos plus sympathiques compatriotes, en même temps qu'à la Corse dont il est le fils. Apprécions, comme nous le devons, l'honneur qui nous est fait.

— 00 —

Les cendres du Roi de Rome. — Le Conseil municipal d'Ajaccio a chargé son maire de faire toutes les démarches utiles dans le but d'obtenir le transfert des cendres du malheureux fils de Napoléon I^{er} de l'église des capucins de Vienne, en Autriche, dans la chapelle impériale d'Ajaccio. Elles prendraient place à côté des cendres de la grand'mère qui l'aima plus que ne l'aima sa mère, l'Autrichienne Marie-Louise. Tout Corse souhaitera du fond de son cœur le succès de cette pieuse mission.

— 00 —

L'éloge de la Corse. — Le Comité des intérêts corses de Nice, présidé par le docteur Carlotti, a donné récemment à la société corse de la ville une magnifique fête, au cours de laquelle M. Maurice Ricord, de la Société de géographie de Marseille, a fait une conférence sur la Corse pittoresque. Ce fut pour l'orateur l'occasion de célébrer devant une assistance nombreuse la Corse dont il a dit qu'elle était sa petite patrie d'adoption, et que Sénèque, au lieu de se plaindre, aurait dû se réjouir d'y avoir été exilé.

— 00 —

Une conférence de M. Landry. — Au Kursaal-Cinéma de Marseille, notre député a parlé, devant les groupements corses de cette ville, de la situation économique de l'île avec la compétence que l'on devine. Il a surtout examiné le projet de convention maritime, analysé plus haut, et déclaré que la clause des connaissements dérogatoires au droit commun devait être abolie. Son exposé s'est terminé par ces mots : « Tout cela nous montre que le Parlement ignore encore les difficultés auxquelles doivent faire face nos agriculteurs, sinon il ne rabâcherait pas cette vieille antienne : les Corses détestent le travail de la terre et ne sont pas assez laborieux. » Ignorance ou malveillance. Les Corses travaillent avec plus de mérite qu'ailleurs, car les conditions de leur labeur sont dix fois plus pénibles : ingratitude fréquente du sol, raréfaction de la main-d'œuvre, difficultés des transports de leurs produits, n'est-ce pas suffisant pour expliquer le découragement de beaucoup de paysans ? *Roberto crede experto !*

— 00 —

L'âme corse. — Le docteur H. Aurenche, l'auteur du beau livre *Sur les chemins de la Corse*, dont la Revue a eu plusieurs fois l'occasion de parler, même dans ce numéro, nous a convié à entendre la conférence sur la Corse qu'il devait faire sur l'invitation du Comité des Corses et des amis de la Corse du XX^e arrondissement. Nous

nous sommes empressé d'y répondre et avons eu le plaisir d'entendre un continental parler de l'île et de ses habitants avec des accents de sympathie qui, nous l'espérons bien, seront un jour ceux de tous les Français. Ce fut pour l'orateur une nouvelle occasion de montrer combien il nous connaissait et nous appréciait. Sans doute, il fit passer sous les yeux de ses 300 auditeurs, dont la majorité ignorait la Corse, de très beaux clichés et des films pittoresques, obligeamment prêtés par M. Renard, directeur d'école et visiteur assidu de l'île française, car la projection de l'image est indispensable pour quiconque veut faire aimer l'objet dont il parle, mais il réserva la plus grande partie du temps dont il disposait à développer ce thème : la grandeur de l'âme corse. Le Corse sait aimer, le Corse sait haïr, le Corse sait mourir. Par des exemples choisis dans l'histoire passée et présente du peuple insulaire, et dont Sampieru, Gaffori, Napoléon et le sergent Ottavioli du Fiumorbu fournissent les meilleurs, il prouva avec force que, dans la famille française, l'enfant corse devait avoir, par ses qualités, une place d'honneur.

M. le député Caïtucoli, présent à cette réunion, se chargea de remercier le conférencier comme il le méritait. Il en profita pour dire à l'auditoire continental ce qu'était son projet de mise en valeur d'un département à qui la nature avait pu donner la beauté, mais non la richesse. « C'est à la France entière, ajouta-t-il, qu'incombe le devoir de la doter des moyens indispensables à l'acquisition de cette richesse. » Les applaudissements qu'il recueillit et le toast qu'en suite, dans une réunion intime, le secrétaire du Comité continental des fêtes de cet arrondissement porta à la Corse, montraient bien que le docteur Aurenche et le député Caïtucoli avaient persuadé leur auditoire. Voilà de la bonne propagande et qui permet de dire : les Corses de Paris sèment à pleines mains, infatigablement ; la semence germera, que dis-je ! elle commence à germer !

NÉCROLOGIE



Camille ENLART

Nous avons le très vif regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de notre éminent collaborateur M. Camille Enlart, survenue brusquement, il y a quelques mois. Comme le disait M. Salomon Reinach dans son discours à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, c'est en pleine activité, en pleine jeunesse intellectuelle qu'il a été ravi à la science. « Quand retrouverons-nous cette compétence étendue et si variée, cette extraordinaire puissance de travail jointe à la joie de produire, cette aisance avec laquelle notre ami soulevait, comme en se jouant, les plus lourds fardeaux ? » Né en 1862 à Boulogne-sur-Mer, il avait été attiré de bonne heure par l'art et l'archéologie et il avait, à l'École des Beaux-Arts, étudié avec Bouguereau et Raulin, et il y avait acquis cette étonnante facilité à reproduire avec clarté, comme nos abonnés ont pu s'en rendre compte, les plans les plus compliqués. Elève de l'École des Chartes en 1885, puis

de l'Ecole de Rome en 1889, il était devenu bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts en 1895, avant de suppléer Robert de Lasteyrie à l'Ecole des Chartes. Nommé professeur à l'Ecole spéciale d'architecture, il passa ensuite au Musée de sculpture comparée du Trocadéro et il en resta le Directeur à partir de 1903. Enfin, en 1925, il était élu à l'Académie des Inscriptions. Son activité scientifique a été considérable et plusieurs pages de cette Revue seraient nécessaires pour énumérer ses travaux : mémoires, articles, monographies, notices biographiques. Citons entre autres : Les monuments religieux de l'architecture romane (1895) ; L'art gothique et la Renaissance en Chypre (1899) ; Le musée de sculpture du Trocadéro (1911) ; L'architecture romane, l'architecture gothique (1891) ; Le tombeau chrétien au Moyen Age (1909) ; L'origine anglaise du style flamboyant (1906) ; L'architecture lombarde (1920), etc., etc. « Tous ces travaux permettent désormais de parler, preuves en mains, d'une période à la fois française et internationale des arts plastiques précédant celle de l'influence italienne et la préparant. » (Salomon Reinach.) Mais ce qui popularisa plus que tout le nom de C. Enlart, ce fut son projet « de donner à la France ce qui manquait à toutes les littératures scientifiques, c'est-à-dire un manuel détaillé et volumineux embrassant l'ensemble de l'archéologie française. Ceux qui abordent désormais cette étude trouvent non seulement un guide, un précis, mais un trésor de solide érudition enrichi d'idées nouvelles. C'est un livre de chevet. Quelque accroissement que puisse apporter à nos connaissances le progrès des recherches dont ce livre est l'indispensable instrument, il ne cessera de compter parmi les chefs-d'œuvre de l'érudition française, véritable *Somme* des enquêtes du passé et introduction à celles de l'avenir. » De cette érudition, M. C. Enlart fit profiter à deux reprises au moins nos monuments corses. Ce fut d'abord dans ce bon livre des *Villes mortes du moyen âge* (Boccard, Paris, 1920, in-4°), où il décrit les ruines d'Aleria, de Mariana et la cathédrale du Nebbiu ; ce fut ensuite dans cette Revue même, en 1925, où il publia plusieurs articles, dont la science allait de pair avec la clarté, sur les monuments religieux de Bonifacio. Il devait nous donner une étude d'ensemble sur le style de nos églises corses quand la mort le surprit. La Corse perd en lui un de ses admirateurs les plus convaincus et un de ses historiens les plus avertis. C'est donc avec un sentiment de profond regret et avec une réelle sincérité que nous adressons à sa famille si éprouvée et à ses confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres nos respectueuses condoléances.



Le docteur Erasme de PAOLI

Comment hésiterions-nous à y joindre celles que nous sommes tenu d'envoyer à la famille d'un de nos abonnés et correspondants, qui était aussi un peu notre compatriote. J'ai nommé Erasme de Paoli. Né à Civita-Vecchia en 1848 d'une famille apparentée à celle de Pascal Paoli, il aimait la France autant que l'Italie, puisque pendant la guerre de 1870, il s'était enrôlé dans la petite armée de Garibaldi et avait fait campagne dans l'Est. Rentré à Turin, où il avait achevé ses études de médecine, il avait été nommé professeur à

l'Université de Pavie et directeur de la Clinique chirurgicale. Obligé, par une grave maladie, de quitter ses fonctions, il s'était consacré à la médecine civile à Pérouse. En 1914, à 66 ans, il avait repris du service dans l'armée italienne, et comme médecin-chef de l'hôpital militaire de Gênes, il avait soigné avec un grand dévouement un grand nombre de blessés italiens et autrichiens. A 70 ans, trop affaibli pour exercer sa profession, il se consacra à la littérature. Déjà, il y a plus de trente ans, il avait divulgué ses principes sur la régénération des tissus des animaux, dont le docteur Voronof a fait la merveilleuse application qu'on sait. Mais surtout, en 1923, dans un livre d'érudition *Come morì Napoleone*, il émit l'opinion que l'Empereur était mort de tuberculose. Il défendit aussi dans de nombreux articles de la *Nuova Antologia* la mémoire du docteur Antommarchi, que Frédéric Masson a accablé de sarcasmes. C'était un brave homme, et un savant consciencieux, très estimé en Italie, à qui l'on pouvait appliquer, comme l'a écrit Alberto Lombroso, dans le *Giornale di Genova*, ces deux mots de Zanichelli pour Carducci : *Laboravi fidenter*. Les relations que la Direction de la Revue entretenait avec ce correspondant lui avaient permis d'apprécier sa bonté agissante, ses vastes connaissances, son admiration pour la France et son affection pour la Corse. Aussi est-ce un devoir pour elle de rappeler la mémoire du docteur de Paoli et d'exprimer aux parents de celui-ci les sincères regrets que lui cause une aussi pénible disparition.

Le Directeur-Gérant,
A. AMBROSI.

OUVRAGES RECOMMANDES

Histoire des CorSES, par A. AMBROSI-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures. Chez l'auteur, place du Général-Beuret, 9, Paris-XV^e, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, Bastia . . . 5 fr.

Géographie de la Corse, par A. AMBROSI-R., in-12 de 176 pages et 58 gravures. On peut la demander, comme l'Histoire, soit à l'auteur à Paris, soit à l'éditeur à Bastia. 5 fr.

N. B. — La Direction prie les abonnés et les lecteurs qui désireraient une réponse à toute demande de renseignements de joindre à celle-ci un timbre de 0,50 pour la réponse. La modicité des ressources de la Revue ne permet pas d'alourdir son budget avec tous les frais de correspondance.

Malgré les dépenses accrues de l'impression et pour garder à la Revue son caractère de vulgarisation, la Direction a maintenu les prix de l'abonnement de 1926 : QUINZE francs pour la France et les colonies, VINGT francs pour l'étranger. Il y a en cela un sérieux sacrifice, car le prix de 2 fr. 50 le numéro est maintenant au-dessous du prix de revient. Aussi la Direction acceptera-t-elle avec reconnaissance les versements supplémentaires. Elle espère que la plupart de ses abonnés voudront bien, spontanément, porter leur versement à VINGT et VINGT-CINQ francs, comme quelques-uns l'ont déjà fait, ce dont nous les remercions vivement.

La Direction prie les abonnés de vouloir bien lui faire parvenir le montant de l'abonnement pour 1927 à son compte courant Paris 813.42, afin d'éviter les frais onéreux du recouvrement, qui sera effectué, au plus tard, avec le n° 45.

Prière instante d'informer la Direction de tout changement de résidence.

Les Grands Crus ==
== de l'Île de Beauté
Noël SANTANDRÉA
 15, boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Patrimonio Rosé, carte rouge. — Patrimonio Blanc, carte grise
 Cervione Rouge, carte orange. — Muscat de Centuri

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

POUR VOS VOYAGES

Les vacances approchent. Vous avez certainement, par la pensée, choisi la station où vous désireriez séjourner, mais la vie est si chère que vous vous demandez s'il vous sera possible d'y aller.

Ne connaissez-vous donc pas le moyen de voyager économiquement ? Prenez un billet d'aller et retour de famille à prix réduit. A partir de la 3^e personne une réduction importante vous est faite (50 % pour la 3^e personne, 75 % pour la 4^e personne et chacune des suivantes) et trois personnes seulement sont tenues de voyager ensemble.

Désirez-vous excursionner dans le Dauphiné, la Savoie, le Jura, l'Auvergne, les Cévennes ? Demandez alors une carte d'excursion de 15 ou 30 jours pour la région de votre choix. Les cartes permettent d'atteindre la zone d'excursion, d'y circuler librement et de revenir ensuite au point de départ.

Désirez-vous, au contraire, vous rendre sur une plage de la Côte d'Azur ou faire un séjour, d'avant ou d'arrière-saison, dans une station thermale ou climatique des Alpes, du Jura, des Cévennes, de l'Auvergne, du Morvan ? Prenez un billet d'aller et retour individuel pour stations balnéaires, thermales et climatiques ; vous voyagerez aussi à bon compte.
